

FNA 1761 - Démon

Jean-Marc Ligny

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANTICIPATION

JEAN-MARC LIGNY

SUCCUBES

Livre I: Démons



FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

JEAN-MARC LIGNY

SUCCUBES

Livre I : Démons

FLEUVE NOIR
ANTICIPATION

Elle n'a pas de nom. Elle est dans chaque geste, chaque pensée et chaque rêve. Elle est tout et rien. Elle attend toujours et attendra éternellement, sur chaque parcelle de la Terre.

Tanith Lee, *Chimère (The Demoness)*

Musique: Cocteau Twins, Bel Canto, Dead Can Dance



Première partie

Fein en Torien

Introduction

Chroniques du VIIe Va (extraits)

... Tant de prières, d'offrandes, de pénitences, tant de droiture dans la foi, de respect des Harmonies — et pourtant Galova restait sourde aux appels désespérés de son Peuple Elu. Une tornade surnaturelle dévasta le pays ; dans le sud, l'hiver fit irruption au coeur de l'été ; à l'ouest, les moutons bleus furent pris d'une folie destructrice...

Drod Sau Barth, Harmoniseur Suprême du pays Torien, passa six jours et six nuits, seul, au sommet de la tour du Temple Céleste de Mérontori. Six nuits sous l'éclat sanglant de l'astre maléfique, à lutter sans relâche contre les démons de Chimère. (...) Quand il descendit de la haute tour de noire, ses yeux recelaient une flamme étrange et ses lèvres grimaçaient un rictus sauvage. Drod Sau Barth déclara que le salut de Torien résidait dans le Va, le Voyage Sacré vers la Porte Entre les Mondes : la source de tous les maux, car par cette porte Chimère envahissait Galova. (...)

Faaou Kou Lorkein ne croyait qu'à moitié à cette légende, pourtant mentionnée dans tous les textes sacrés. Il pensait que la Porte Entre les Mondes n'était qu'une métaphore désignant la perméabilité de Galova à Chimère, dont les émanations seraient en réalité provoquées par l'Etoile Rouge. Il était persuadé que les personnes les plus influencées par les démons de la nuit étaient les sorciers, les fous, les hérétiques et les simples d'esprit. Or ses idées, en tant qu'Interpréteur personnel du Roi à Mérontori, avaient force de loi. (...) Sans renier le principe cathartique du Va, Faaou Kou Lorkein suggéra qu'un sacrifice humain — celui d'un sorcier, d'un hérétique ou d'un simple d'esprit — assurerait le succès du Va, raffermirait l'emprise de la religion sur le peuple, augmenterait la puissance de Galova face au Monde des Chimères. (...) Comme engendrés par une obscure malédiction, les malheurs s'abattaient sur Mérontori et sa région : des

Doigts Verts furent volés ou perdus, et plusieurs notables se trouvèrent possédés par Chimère, ou périrent dans la nuit de l'Etoile Rouge. Des nuées de corbeaux agressifs dévastèrent les maigres récoltes épargnées par les tempêtes. Les peuplades du Nord et de l'Est, chassées de leurs contrées par la montée de l'océan, se répandirent dans les régions fertiles du centre, soulevant la vindicte du peuple mal nourri et peu protégé. Il y eut des avalanches dans les montagnes, des inondations dans les plaines, des pluies de chauves-rats dans les cités (...).

Outre le Va, un sacrifice s'imposait. Faau Kou Lorkein n'eut aucune peine à le faire admettre. Les fous, les sorciers, les hérétiques : voilà les alliés des démons de Chimère, affirmait-il. Puis il déclara connaître l'existence d'un idiot au village de Toriarrak. (...)

Un prophète arriva à Sirtori avec les sombres montagnards de l'Est. Un prophète hors caste, un hérétique qui prétendait parler au nom de Galova elle-même. Il répandit la crainte par ses étranges prédictions : il annonçait l'arrivée d'un dieu libérateur, d'un dieu de vengeance et de colère qui écraserait le pouvoir décadent des Harmoniseurs. Ce prophète revendiquait la puissance de l'OEil Rouge de la Nuit — l'OEil de Galova selon lui, qui nous scrutait sans pitié, jetait sur nous le poids de nos fautes, nous rendait pareils à nos abominations. Cet hérétique fut abattu par les Protecteurs de Jiad Kaïn, l'Harmoniseur de Sirtori.

Peu après, Jiad Kaïn reçut un message de félicitations de son cousin de Mérontori, Faau Kou Lorkein. Le message lui demandait, en langage codé, s'il était intéressé par un sacrifice humain. Jiad Kaïn accepta avec joie. La religion reprend du nerf, se réjouit-il.

Comme un enfant

Dans l'éternité d'avant le temps, dans l'infini du ciel vide, Galova errait et régnait sur le néant. Puis elle décida de venir à l'existence. D'un geste, Galova alluma les étoiles. D'un chant, Galova commença le temps. Alors le Monde Elu lui apparut. Des eaux sans fond couvraient ce monde.

Le Livre de Galova

— Alors, Feïn, que leur racontais-tu, aux oiseaux ?

— Pas les oiseaux, Phalène. Les corbeaux. C'est pas pareil. Tu les vois ? Ce sont eux qui m'ont raconté.

Feïn tend le bras vers le val touffu, en contrebas. Une dizaine de moutons paissent l'herbe tondue à ras par leurs gencives de rongeurs. Le soleil se couche derrière la colline en face, dont l'ombre se répand sur leur large dos. Leur laine se pare d'un bleu éclatant, mauvi par le crépuscule. Dans le ciel rougissant, des corbeaux tournoient leur ballet hermétique au-dessus des moutons indifférents. La température, très douce pour la saison, incite à s'attarder dans l'herbe. Phalène en arrache un brin qu'elle plante entre ses dents, et lève sur Feïn assis près d'elle ses grands yeux noisette couverts de fard, chargés d'amour.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

Feïn la dévisage. Elle ne rit pas en posant cette question, n'a même pas cet air-de-sourire que prennent les *Autres* en lui adressant la parole. Son visage hâlé, anguleux, entouré de boucles auburn aussi foisonnantes que la laine des moutons, exprime un intérêt dont Feïn connaît bien l'origine.

Son regard glisse sur le corps de la jeune fille, voilé plutôt que vêtu d'une robe diaphane. Cela n'éveille en lui aucun désir particulier. Elle est belle, bien sûr, et gentille, mais... cette passion le gêne.

— Des choses compliquées, répond-il enfin. Je n'ai pas bien compris.

— A propos de quoi ? De l'Etoile Rouge ?

Feïn acquiesce en silence. Adossé contre le tronc noueux du chêne-beige, perdu dans la contemplation de la vallée, il saisit son arc-à-musique, égrène un rythme grêle. Le soleil est descendu derrière la colline ; ses feux rivalisent de pourpres avec ceux qui naissent à l'est — la grande lueur rouge qui envahira la nuit entière... Feïn cherche à se rappeler ce que lui ont dit les corbeaux, mais rien d'explicable n'émerge de ce magma d'impressions bizarres : menace, danger, peur..., espoir...

Les moutons se rassemblent vers le sommet, à un jet de pierre de Feïn et Phalène. Leur piétinement communique une vibration sourde au sol de la colline. Phalène les considère avec une certaine crainte. Il n'y a pas d'animaux plus placides que ces moutons — mais qui sait ce qui peut arriver en cette époque troublée... Pris de folie, l'un d'eux pourrait aisément déraciner le chêne-beige qui les abrite, creuser une trouée dévastatrice dans le bois qui coiffe la colline et, entraînant le troupeau, se ruer sur le village telle une avalanche de laine bleue.

Phalène frissonne. Un vent léger soulève sa robe. Elle n'a rien dessous, mais ne s'en soucie pas. Feïn non plus. Il se lève soudain :

— Faut que je rentre les moutons.

Dressé dans le ciel mauve, sa crinière blonde flottante, ses yeux pervenche, son corps gracie... Seize printemps accuse-t-il — mais de combien se souvient-il ? Pourtant elle l'aime...

— Feïn ?

— Les corbeaux me l'ont dit : je dois rentrer les moutons.

— Sais-tu pourquoi les *Autres* m'appellent Phalène ?

Les *Autres*. Leur embryon de code à eux deux, les parias, pour désigner la masse des gens ordinaires, ceux qui ont toujours peur, qui rejettent toute différence.

— Non...

Feïn se dandine d'un pied sur l'autre. Il a envie de retourner au village. D'immenses draperies rouges se déploient dans le ciel.

— Parce que je tourne autour des hommes comme une phalène autour d'une lampe. Parce que je vais y brûler ma vie comme une phalène y brûle ses ailes... Tu comprends ?

— Pas très bien.

— Je couche avec tout le monde, voilà ! Et sais-tu pourquoi ?

Sa voix tremble d'émotion.

— Je m'en fiche. Je t'aime bien comme ça.

— Mais moi... moi je *t'aime*, Feïn. Tout court. (Ses yeux s'embuent.) Les *Autres*... ils ne me plaisent pas. Aucun d'eux. Si je ne me donnais pas à eux, ils... ils me violeraient ! Il n'y que toi, Feïn, toi qui...

Sa voix se brise. Debout sous le chêne-beige, elle pleure. Les corbeaux sont partis. Les moutons se serrent. La nature écoute, silencieuse. Feïn ne sait pas quoi faire. Sa main glisse sur les trois cordes de son arc-à-musique, en tire une plainte vibrante.

— Je sais, murmure-t-il. Je t'aime aussi, Phalène. Tu es la plus gentille.

— Tu n'aimes comme un enfant ! Je voudrais que tu m'aimes comme un *homme* !

Sur ce cri du coeur, Phalène s'enfuit en courant. Ses pieds nus ne produisent aucun bruit dans l'herbe humide. Feïn la regarde s'enfuir vers le village. Dans son dos, les moutons s'ébrouent — comme si le pré entier tremblait.

Il ne comprend pas ce que veut Phalène. Ils s'aiment, bon, que faut-il de plus ?... Oh, il le devine, mais... ce n'est pas pour lui. C'est pour les grands, les *Autres*. Pourquoi en faire toute une histoire ? Ça se termine toujours mal. C'est trop compliqué. Il secoue la tête, un pli amer au coin des lèvres.

Le *brroumm brrouoummm* des moutons en marche résonne sous son crâne comme un tonnerre rythmé, évoque des images, des sensations, qui estompent vite le difficile problème de l'amour. *Brroummm... brrouoummm...* Le tonnerre, les éclairs, la pluie, la nuit... Le vent, le vent hurlant ! L'Oeil Rouge dans le ciel — le visage...

Le visage : grimace de peur, masque de colère. Le visage sur le ciel noir strié d'éclairs. Le visage de la haine qui l'emporte, qui l'emporte...

Ce cauchemar lui est revenu. Il hante à nouveau ses nuits — et ça, il sait que c'est un mauvais présage.

Feïn presse le pas vers Toriarrak, le village niché au pied de la colline, flanqué de sa vaste bergerie appuyée contre le roc. Le chemin passe juste au-dessus, contourne un escarpement, puis descend en éboulis devant les immenses arbres-à-fil. Plus loin, la plaine, jusqu'à l'horizon : tous ces champs, carrés d'ors et de verts, entrecoupés d'arbres serrés comme des moutons, ou isolés comme des géants aux bras crochus. Tous ces ruisseaux tels des fils d'argent sur la plaine... Ce soir ils sont cuivrés : l'Etoile Rouge va bientôt se lever, déjà son nimbe ensanglante le ciel.

Feïn dévale à grands bonds l'éboulis, dans une envolée de cailloux, puis se retourne pour observer les moutons. Ils le suivent à pas prudents, un par un, posent leurs fines pattes sur des pierres où lui-même n'aurait pas osé sauter. Il admire leur grâce et leur

assurance, s'étonne toujours que des bêtes aussi grosses que des maisons puissent descendre un tas de cailloux aussi souplement qu'un pannchat. Pour saluer leur exploit, il leur adresse un joyeux trille de son arc-à-musique. Les moutons dressent leurs longues oreilles, attentifs.

Toriarrak est presque désert à cette heure entre chien et loup. Sur le chemin de la bergerie, Feïn rencontre Gong Gai Sogad, le Raconteur, juché sur sa jument bicaude, dont la croupe est tatouée de la Main de Galova et de ses initiales. Feïn se prosterne machinalement, effleure la poussière de ses mains, ainsi qu'on le lui a appris.

— Merci, Galova, pour la..., commence-t-il à marmonner.

— Non, mon enfant, non ! s'écrie le Raconteur. J'appelle ça de l'hypocrisie ! Si tu n'es pas sincère et profond dans ta prière, elle sonnera aux oreilles de Galova comme de l'impiété disharmonieuse ! A quoi te sert de remercier Galova si... Mais pourquoi ramènes-tu les moutons ?

— C'est les co... c'est Galova qui m'a dit de le faire.

Feïn s'est repris à temps : les corbeaux sont oiseaux de mauvais augure. Si les *Autres* apprenaient qu'il parle avec eux...

— Ah tiens ? Pourquoi donc ?

— J'ai pas pensé à lui demander. Ouyaaââh !

A grands gestes des bras, il rassemble les moutons qui s'égaillent sur la place, et les entraîne vers l'immense bergerie de roc et de troncs.

Feïn se retourne quelques pas plus loin, observe le Raconteur qui s'éloigne avec ses sermons — et cette *ombre* qui le suit, réplique fidèle, noire et ricanante —, liée à l'esprit du prêtre comme la morve à son nez. Feïn sait que lui seul voit cette ombre — sinon comment les *Autres* pourraient-ils encore se prosterner devant le Raconteur, lui manifester autant de respect ?

La nuit est tombée quand Feïn ressort de la bergerie, soufflant et peinant pour en fermer la large porte. La lumière rouge s'étend sur le monde, engloutit les étoiles, écrase tout relief dans son ombre pourpre. La température augmente, le vent qui geint et agite les grands arbres-à-fil rend le silence lugubre. Pas âme qui vive : déjà des formes incertaines palpitent en des recoins obscurs...

Feïn se hâte vers la chaumière de Grosse Mani : elle va sûrement le gronder de rentrer si tard. Qu'importe — du moment qu'il rentre...Masque de haine

Masque de haine

Comme prévu, Grosse Mani assaille Feïn dès qu'il passe la porte vermoulue. Ses yeux exorbités sont injectés de sang, sa figure couperosée tourne au cramoisi. Elle brandit une louche comme pour le frapper. Mais elle ne le frappera pas: elle ne l'a jamais fait, aussi loin que Feïn se souvienne. Il devine, sous sa colère spectaculaire, son soulagement de le retrouver vivant.

— Je t'interdis de traîner dehors après le coucher du soleil ! Tu m'entends ? Je-te-l'in-ter-dis !

— Mais, Mani...

— Pas de mais ! C'est très très dangereux, tu le sais ! Oh, tu me feras tourner en bourrique ! (Elle plonge la louche dans la marmite suspendue dans la cheminée, touille rageusement la soupe — se tourne vers Feïn qui se tasse sur son banc.) Que faisais-tu dehors si tard ? J'aimerais bien le savoir. Et pas de mensonge !

— Je rentrais les moutons...

— En voilà une idée ! Qui t'a dit de rentrer les moutons, hein ?

Grosse Mani décroche d'une main la lourde marmite de soupe, la pose violemment sur la table devant laquelle Feïn est assis. Il reçoit une brûlante éclaboussure qui le fait sursauter.

— C'est Galova, gémit-il en frottant son bras endolori.

Sous son apparence lourdaude, Grosse Mani ne manque pas de sagacité. Bien qu'elle soit croyante — qui oserait ne pas l'être en Torien ? — elle sait que Galova, le Monde-Mère, ne parle pas ainsi à ses humbles sujets, ne se mêle pas d'affaires aussi banales que rentrer ou non les moutons.

— Ne mens pas, j'ai dit ! Qui t'a demandé de faire ça ?

Feïn baisse la tête, penaud. Il ne peut pas avouer à Grosse Mani

que les corbeaux lui ont parlé : c'est son secret, à lui et Phalène. De plus les corbeaux sont oiseaux de mauvais augure. Il n'est même pas certain qu'ils lui aient parlé des moutons... Lui ont-ils seulement *parlé* ? Il n'en est plus très sûr. Peut-être a-t-il rêvé ?

— Alors ? le toise Grosse Mani. Je t'ai posé une question !

Désorienté, Feïn fond en larmes, pleurniche comme un enfant.

— Je ne sais pas ! s'écrie-t-il. Je ne voulais pas qu'ils restent dehors, tout seuls... la nuit...

Grosse Mani jette un regard à la fenêtre, obturée par d'épais volets censés protéger la chaumière des infiltrations nocturnes. La nuit s'insinue malgré tout par les interstices, répand autour de la fenêtre une pulsation rouge que ni le foyer, ni les lampes à huile ne parviennent à repousser. Elle frissonne, serre la tête de Feïn contre son vaste giron. Sa colère est tombée, ses yeux globuleux se mouillent d'émotion. Feïn émet des sanglots sourds.

— Là... là... C'est fini. Tu as bien fait. C'est vrai, pauvres moutons... (Elle embrasse sa joue humide, ébouriffe sa tignasse blonde.) Mange ta soupe, elle va refroidir. Après je te ferai une infusion de menthe rouge au miel. Tu aimes ça, hein ?

Feïn acquiesce, déglutit, ravale ses larmes avec sa soupe. Il a conscience que Grosse Mani le traite comme un bébé, bien qu'il ait seize ans... Mais ce n'est pas pour lui déplaire. Il sait qu'il n'est pas comme les autres garçons de son âge : ils se moquent de lui, le traitent d'idiot. Ils ont des responsabilités qu'il n'a pas, connaissent des choses qu'il ignore, ont avec les filles des rapports que Phalène aimerait avoir avec lui... Mais ils ne savent pas parler aux corbeaux ni écouter les arbres-aux-murmures, ils ont peur de la nuit et de ce qui y rôde — toutes choses que Feïn connaît bien et craint de perdre en mûrissant. Oh, il sait comment sont les adultes : faux, retors, menteurs, inquiets — avec cette *ombre* qui les suit, chaque nuit plus puissante et méchante... Un jour elle leur sautera dessus pour leur dévorer l'âme. Pourquoi devenir ainsi ? Pourquoi perdre son innocence — la sagesse de son ignorance ?

Son corps grandit pourtant, ressent des désirs, des pulsions que n'éprouve pas un enfant. Parfois, dans la solitude de son apprentis, des rêves viennent le visiter, lui apportent une chaleur étrange... Et au matin sa couche est tachée. Une infiltration chimérique ? Plutôt un songe d'adulte... Phalène... Non, elle est son amie, il ne peut la mêler à ces rêves. Mais aujourd'hui Phalène a semé la confusion dans son esprit...

— Tu ne dis rien, remarque Grosse Mani, qui s'est levée pour mettre de l'eau à chauffer. Quelque chose te tracasse, on dirait. Si, si, je le vois bien. Approche-toi du feu, et raconte à Mani ce qui ne va pas.

Feïn s'exécute à contrecœur : il trouve parfois l'amour maternel de Grosse Mani trop envahissant. Il réfléchit, puis se lance :

— Mani... Si les gens font l'amour, c'est pour avoir des enfants ?

— En principe. C'est ce qu'enseignent les Lois d'Harmonie du moins.

— Mais Phalène... Elle n'a pas d'enfant pourtant. Et elle n'aime pas les... les *Autres*.

— Que vient faire Phalène là-dedans ? Elle t'intéresse ? Ou c'est toi qui l'intéresse ?

Feïn ignore la question. Concentré, il poursuit son idée:

— Mais alors moi... Dis, Mani, ce n'est pas toi ma maman ?

— Non, soupire-t-elle. Je te l'ai déjà expliqué.

Elle approche le panier de laine écriue, saisit sa quenouille et commence à filer, signe que cette conversation l'ennuie. Feïn insiste :

— Qui est-ce, alors ?

— Je ne la connais pas.

— Et mon papa, tu le connais ?

— Non plus, soupire de nouveau Grosse Mani. Attrape-moi donc la menthe accrochée là. L'eau est chaude.

Feïn a perçu une légère hésitation dans la réponse de sa nourrice, ainsi qu'une infime trace de crainte. Elle ment, comprend-il. Un enfant a toujours des parents.

— Je crois que tu le connais, mon papa.

— Je te dis que non ! Tu veux que je me fâche encore ? Va chercher le pot de miel.

Dès sa menthe bue, Grosse Mani envoie Feïn se coucher dans son apprentis qui jouxte la chaumière. Elle lui souhaite une bonne nuit depuis le pas de la porte, troublée par le rougeoiement qui baigne la pièce aux planches disjointes, et contre lequel le lumignon de la chandelle de suif lutte en vain. A aucun prix Grosse Mani ne dormirait ici, bien qu'il ne soit jamais rien arrivé à Feïn... Lui n'a pas peur de la nuit. Privilège de l'innocence... Galova protège les simples d'esprit, croit Grosse Mani. Elle referme doucement la porte et retourne à son filage.

Allongé sur sa paillasse dans l'obscurité pourpre, Feïn écoute les bruits nocturnes, guette les *formes* qui palpitent aux franges de sa vision. Des chimères rôdent là-dehors, des démons qu'il connaît bien : certains gentils et d'autres méchants, certains prévenants et d'autres indifférents... Parfois l'un d'eux se glisse jusqu'à sa couche et lui raconte des histoires de l'Ancien Monde, dans un murmure que Feïn peine à saisir, mais ô combien évocateur... Et quand il s'endort, bercé par cette voix d'outre-monde, lui vient des rêves troublants, des images d'arches de glace et de cités cristallines, des songes d'harmonie que la religion galovienne est loin de suggérer...

Mais il arrive aussi que le cauchemar triomphe. Le *visage* s'impose alors à sa mémoire — masque de haine, éclairs noirs dans les yeux, rictus de peur qui l'emporte... Oh non, craint-il, pas ce soir encore ! Feïn se retourne, écoute les bruits de la nuit, guette l'irruption d'une chimère familière qui lui contera des merveilles...

Il entend un clopinement. Bruit de sabots sur la place du village... qui la traverse, s'arrête près des grands arbres-à-fil. Deux pieds sautent à terre, s'éloignent furtivement vers la maison de Phalène... Un *Autre*. Que veut-il ? Sa monture abandonnée s'ébroue — Feïn reconnaît son bruit : la jument bicaude de Gond Gai Sogad, le Raconteur. Que fait-il dehors si tard ? Que veut-il à Phalène ? Ça ne me regarde pas, se dit Feïn, qui se tourne encore et cherche le sommeil.

Un nouveau son le tire de sa somnolence : un galop étouffé... qui s'approche, qui s'approche ! S'arrête devant la maison ! Feïn se redresse, tout à fait réveillé.

Des coups à la porte, légers mais précipités. Un démon ? Non, les démons ne frappent pas...

Il entend Grosse Mani qui saisit le tisonnier, se dirige vers la porte.

— Qui est là ? demande-t-elle d'une voix forte.

Feïn ne perçoit pas la réponse. C'est quelqu'un qu'elle connaît, car elle ouvre la porte.

— Que voulez-vous ? interroge-t-elle sur un ton moins assuré.

Feïn tend l'oreille, mais la discussion se poursuit à voix basse. Intrigué, il gagne la porte de l'appentis, pour tenter de surprendre ce qui se passe.

La porte s'ouvre brusquement.

Feïn recule, horrifié.

Le visage !

Masque de haine, grimace de peur !

— Tu me reconnais ?

Feïn secoue la tête, recule encore, trébuche. L'homme le saisit par la taille. Feïn se débat, veut hurler — il n'en a pas le temps. L'homme sort de son pourpoint un mouchoir de soie qu'il applique sur son nez et sa bouche. Une odeur forte, piquante, enivrante. Feïn défaille... Il tente de se dégager mais ses gestes mollissent, ses forces l'abandonnent. L'odeur envahit son nez, ses poumons, sa tête. Sifflement, rouge puisant... Démon, démon !

Feïn perd connaissance.

— L'alchimie d'Enlall est parfois utile, murmure l'homme pour lui-même.

Il pivote vers Grosse Mani qui se tord les mains, partagée entre la colère et la peur.

— Aide-moi à le porter jusqu'à mon lévrier.

— Seigneur, je ne peux sortir dans cette nuit maudite !

L'homme fouille encore dans son pourpoint, en sort un fragment de pierre verte qu'il lance à la nourrice :

— Tiens, femme stupide, ceci est le prix de ton silence. Attrape le gosse par les pieds.

Tremblante, Grosse Mani aide cet homme riche, vêtu de soie, à hisser Feïn sur la croupe du lévrier arachnide. Le fier animal, frémissant sur ses six pattes, la dévisage avec un appétit certain. Ses yeux ont l'éclat sauvage des bêtes possédées. Une écume rose mousse entre ses babines.

Mani bat en retraite, serre la pierre verte dans son poing crispé. L'homme de la ville saute en selle et la toise du haut de sa monture :

— Un seul mot de tout ceci, femme, et tu signes ton arrêt de mort.

— Mais, Seigneur Lorkein, on va s'apercevoir que Feïn a disparu !

— Sotte femelle ! N'es-tu pas capable d'inventer une histoire ? Raconte donc que les démons de la nuit l'ont emporté !

Ce n'est pas loin de la vérité, pense Grosse Mani en claquant la porte.

Les démons de la nuit

Galova enseigne l'amour : de même que l'homme ensemence la terre pour l'épanouissement de Galova, de même il ensemence la femme pour l'épanouissement de l'humanité. Toute semence est un don de Galova. Aussi l'amour stérile est comme un champ empli de chardons : c'est un blasphème.

Les Lois d'Harmonie

Phalène ne dort pas. Allongée sur son lit épais, dans la moiteur de la nuit, au fond de sa cabane à l'écart du village : elle rêve. De lourds volets masquent les ouvertures, repoussent les démons chimériques. Une obscurité propice aux errements de l'esprit règne dans ce nid solitaire.

Phalène rêve qu'un miracle s'accomplit : les émanations souterraines de Galova pénètrent l'âme de Feïn et dissolvent ce voile qui obscurcit ses pensées, comme le soleil du matin chasse les angoisses nocturnes. L'âge mental de Feïn rejoint son âge physique dans une illumination soudaine, et alors son amitié pour Phalène se change en amour...

On gratte à la porte.

Phalène se dresse dans le noir, l'oreille tendue.

— Phalène ?

Nouveau grattement.

Qui est cette voix grasse ? Elle ne la reconnaît pas. L'un des *Autres* qui veut profiter de ses charmes... Au coeur de la nuit rouge ? Qui est assez fou pour...

— Phalène, je sais que tu es là ! Laisse-moi entrer, j'ai quelque chose pour toi...

— Non ! Va-t'en ! Pas ce soir !

— Laisse-moi entrer, Phalène ! Tu ne le regretteras pas... Phalène ! Tout vibre là-dehors, le Doigt Vert me protège mal !

Le Raconteur. Lui seul possède un Doigt Vert dans le village. Phalène grimace de dégoût. Ah, il veut « blasphémer » avec moi, ce porc-de-vase !

— Que l'Etoile Rouge brûle ton esprit, Raconteur ! Va donc faire l'amour avec les chimères !

— Hérétique ! Sorcière ! Ces paroles seront ta perte ! J'ai le pouvoir ici, Phalène !

Agenouillée sur son lit moelleux, elle tremble d'horreur et de haine. Si elle pouvait le tuer avec des mots...

— Tu vas mourir, Gond Gai Sogad, gronde-t-elle entre ses dents. Tu vas mourir dans des souffrances atroces. (Elle souhaite de toutes ses forces que cela arrive.) Ta pierre ne pourra rien pour toi !

Pas de réponse.

A pas feutrés, elle gagne la porte, colle son oreille au battant. Les gémissements du vent... Il est parti... Elle déverrouille sans bruit le loquet, écoute encore. Juste le vent... Mais il risque de revenir avec sa brute d'acolyte. Ils pourraient la battre, la violer, et elle n'aurait plus qu'à ravalier sa rage. Comme il dit, il a le pouvoir ici. Le pouvoir de la religion, pour camoufler ses désirs pervers... Il peut la bannir, la condamner comme sorcière, succube de Chimère... Qui prendra sa défense ? Feïn peut-être — mais que vaut la parole d'un attardé mental, face aux Lois d'Harmonie ?

« Je viens de briser ma vie », réalise Phalène. L'abîme du futur se révèle brutalement : la fuite, l'errance, son corps pour survivre, son âme pour mourir... loin de Feïn, de son amour inassouvi...

« Je dois aller le voir », décide-t-elle. Tout de suite. Elle a besoin d'aide, de réconfort — de l'amour sincère et pataud de Feïn.

Phalène entrebâille la porte : un filet de lumière sanglante rampe sur le plancher, les murs de torchis. Dehors, le vent semble susurrer des imprécations. Elle distingue au loin les immenses arbres-à-fil qui rougeoient, se tortillent au pied de la colline tels des géants prisonniers.

Elle sort lentement dans la nuit rouge. L'air est chaud, lourd, visqueux. Des vibrations montent du sol, se dégagent des plantes, tourbillonnent sous le ciel pourpre gonflé de nuages charbonneux. Entre les nuages, l'Etoile Rouge...

Un mouvement sous les grands arbres filiformes. Phalène esquisse un geste de recul, scrute la nuit... Un animal. La jument bicaude du Raconteur, attachée là-bas, agitée. Ses queues battent

nerveusement ses flancs, ses oreilles se dressent en éventails. Et le prêtre ?

Sur le qui-vive, la main sur la porte, Phalène inspecte les alentours. Les ombres des nuages courent sur le sol. Des volutes de poussière scintillent au-dessus du chemin. Pas trace de Gond Gai Sogad...

Là — à l'angle de la maison. Un pied dépasse, chaussé des sandales crucies de la prêtrise. « Monde-Mère », murmure Phalène, saisie par l'inquiétude. Elle s'approche, hésitante.

Le Raconteur est recroquevillé contre le mur de la cabane. Une cape de laine sombre le recouvre, dissimule ses atours religieux. Une expression de surprise intense est figée sur son visage terreux.

Une flèche est plantée dans son dos.

« C'est ce que je souhaitais », se rappelle Phalène, terrifiée.

Un bruit surgit de la nuit, grandit sur le chemin : le son étouffé d'un galop dans la poussière. Phalène se plaque contre le mur, se fond dans l'ombre, glacée de frayeur.

Quelqu'un passe sur un lévrier arachnide, effilé et rapide. L'homme porte la fine soie des citadins, le grand chien, l'arc et le carquois des guerriers, et — attaché derrière la selle...

Phalène distingue le corps gracieux plié sur les flancs de l'animal, les cheveux d'or secoués par le galop fluide — Fein ! Fein ! Son amour, inconscient, emporté par un inconnu !

Une lueur de prédateur

C'est l'aube sur Toriarrak. Le soleil victorieux chasse les démons de la nuit, étend sa lumière dorée sur la nature apaisée. Les crapauds-angoras strident dans les prés humides de rosée. Dans les basses-cours, les coqualânes saluent l'astre du jour d'un joyeux braiment. Les moutons bleus s'ébrouent dans la vaste bergerie, impatients de sortir. L'air embaume de senteurs printanières, le ciel limpide promet une belle journée. Le village se réveille et s'active dans le bonheur simple d'une nuit passée sans drame majeur. On se salue, on se rassure, on échange des nouvelles: une des poulaines du père Fullar est possédée, il faut l'abattre avant qu'elle ne contamine le poulainier ; le petit Nilb a encore eu des cauchemars, le Raconteur devrait l'exorciser... A propos, sa jument est attachée près des arbres-à-fil, on dirait qu'elle y a passé la nuit : le Raconteur serait-il resté au chevet de quelqu'un ? Personne ne l'a vu ce matin...

Personne ne s'est approché de la maison de Phalène, située à l'écart du village.

Gond Gai Sogad est toujours là, tassé contre le mur, la flèche plantée dans sa cape de laine sombre. Un essaim de mouches excitées tournoie autour.

Phalène ne veut pas y penser. En sortant de chez elle, elle détourne délibérément son regard qu'elle fait courir sur le chemin poussiéreux — sur les traces encore visibles du lévrier arachnide... Tôt ou tard, on découvrira le Raconteur et Phalène sera suspectée, bien qu'elle n'ait jamais possédé d'arc ni de flèches. Mais elle est la putain, l'impie, la blasphématrice : il vaut mieux la perdre qu'encourir le courroux des puissants seigneurs de la ville... Phalène s'en moque : elle ne sera plus ici. Elle ne reviendra jamais.

Elle traverse rapidement la place du village, ignorant les sourires enjoués des hommes, les moues soupçonneuses des femmes, les commentaires échangés à mi-voix dans son dos :

— T'as vu sa tête ?

— On dirait qu'elle s'est payée du bon temps !

— Va savoir avec qui...

— Pas moi en tout cas ! La nuit je préfère ma femme : au moins je suis sûr qu'elle reste humaine...

Phalène frappe à coups impatients à la porte de Grosse Mani. La nourrice met longtemps à lui répondre.

— Qui est là ?

— Phalène. Ouvre-moi vite !

Grosse Mani entrebâille la porte. Sa figure est boursouflée, ses yeux rougis et gonflés de larmes. Phalène se glisse dans la pièce sombre, aux volets clos, sentant la cendre froide.

— Où l'a-t-il emmené ? demande-t-elle abruptement.

— Qui ? sursaute Grosse Mani.

— Feïn ! Dis-moi où...

— Monde-Mère ! (Grosse Mani se tord les mains, des larmes embuent ses yeux vitreux.) Les démons... les démons de Chimère l'ont emporté ! Pauvre petit...

— Ne dis pas de bêtises, Mani. J'ai tout vu : c'est un seigneur qui l'a enlevé sur son lévrier. Il a tué le Raconteur au passage, d'une flèche dans le dos. Son cadavre est encore près de chez moi. Dis-moi la vérité : qui était-ce ? Où l'a-t-il emmené ?

Les traits de Mani se décomposent. Elle s'effondre sur un tabouret, se prend la tête entre les mains. Son corps adipeux est secoué de sanglots convulsifs. Saisie de pitié, Phalène entoure ses épaules de ses bras. Elle se retient de pleurer à son tour, soutenue par une rage croissante.

— Dis-le-moi, Mani, supplie-t-elle d'une voix plus douce. Feïn est peut-être en danger de mort. Je veux le retrouver, le sauver. Je l'aime, tu comprends ? J'aime Feïn !

— Moi... moi aussi je l'aime, sanglote Mani. Mais... le seigneur a juré de me tuer si j'en parlais.

— C'est moi qui vais le tuer. Tu n'as rien à craindre, Mani. Je tiendrai ma langue. Mais je *dois* savoir.

Grosse Mani lève la tête, croise le regard de Phalène — y lit une détermination farouche, une lueur de prédateur qui l'effraie et la rassure à la fois : se peut-il qu'un démon l'habite ? Se peut-il qu'elle délivre Feïn ?

— C'est son père, lâche-t-elle dans un souffle.

— Son père ? Je croyais qu'il était orphelin !

— Son père est Faau Kou Lorkein, l'Interpréteur du Roi à

Mérontori. Mais Feïn est un bâtard. C'est pour ça que...

— A Mérontori ? la coupe Phalène. C'est là qu'il l'a emmené ?

— Je le suppose. Il ne m'a rien dit.

— Que veut-il faire de lui ?

— Je ne sais pas, soupire Grosse Mani en secouant la tête. (Elle se lève, empoigne la robe de la jeune femme.) C'est un homme mauvais, Phalène ! Un seigneur fourbe et cruel... Il n'a pas d'amour pour Feïn. J'ignore pourquoi il l'a enlevé, mais — oh, Monde-Mère...

Elle se rassoit, abattue, désespérée. Phalène s'accroupit devant elle, serre sa main potelée dans les siennes.

— Ecoute, Mani : je vais à Mérontori. Si on te pose des questions, tu ne sais rien, tu ne m'as pas vue. Tu racontes ce que le Lorkein t'a dit de raconter.

— Il me tuera, gémit Mani.

— Il n'en aura pas le temps. Je te le promets. Adieu, Mani... Je ne crois pas que je reviendrai.

— Attends. (La nourrice fouille dans son ample robe de laine, en sort le fragment de pierre verte.) Tiens, prends ça. Tu en auras besoin.

Phalène repousse la main tendue.

— Non, Mani. C'est toi qui en as besoin. Moi j'ai mon amour et ma haine, et cela me suffit. Si Chimère me possède, eh bien... je serai son arme contre les Lorkein.

A nouveau ce regard prédateur. Mani frémit. Phalène aperçoit soudain l'arc-à-musique de Feïn, accroché à une poutre.

— Par contre, ceci...

— Bien sûr. (Mani décroche avec précaution l'instrument.) Il est à toi.

— Il est à Feïn, rectifie Phalène. Son esprit est dedans. Cet instrument m'aidera à le retrouver.

Elle glisse l'arc-à-musique sur son épaule, puis serre Mani dans ses bras, l'embrasse.

— Adieu, Mani. Et rappelle-toi : tu ne m'as pas vue.

— Sois prudente, ma fille. Les Lorkein sont puissants !

— Prudente et avisée comme un corbeau, sourit Phalène.

Elle entrouvre la porte, s'assure que personne ne la voit sortir, se coule au-dehors. Mani claque la porte sur elle, s'y adosse en soupirant.

— Chimère, aide-la, murmura-t-elle en serrant dans son poing le fragment de pierre verte — consciente de proférer un blasphème.

Face de charognard

Les lois de la nature, les rythmes des saisons, les jours de labeur et les nuits de repos, la terre qui nourrit, le soleil qui réchauffe et la pluie qui abreuve: tout cela est Harmonie, ainsi ordonnée par Galova. Qui dérange et pervertit cette Harmonie trouble Galova et doit être désigné : blasphémateur.

Les Lois d'Harmonie

Le cauchemar. Le visage. Plus réel que jamais.

Cette image forte surnage dans le marécage nauséeux qu'est devenu l'esprit de Feïn. Ses yeux peinent à s'ouvrir, ses souvenirs sont brouillés. C'est une sensation lourde, collante, qu'il n'a jamais connue. Un goût amer s'attarde dans sa bouche, tout aussi étrange et nouveau. Désagréable. Le soleil lui brûle les yeux, enfonce des aiguillons dans sa migraine.

Malgré cela, Feïn s'efforce de rester conscient. Luttant contre ce mal insidieux qui l'attire vers le sommeil, il observe ce qui l'entoure : des murs blancs, une étroite fenêtre éclatante de soleil, une table dans un coin, supportant divers objets... Une chaise, un tapis d'arbre-à-fil... et le lit sur lequel il est couché : épais, moelleux, plumes et fourrures. Rien à voir avec la paillasse de son apprentis chez Grosse Mani...

La mémoire lui revient par bribes : quelques trouées dans les nuages de son trouble. Le visage — affreux, grimaçant, imprimé dans son esprit. Un mouchoir à l'odeur bizarre... C'est tout. Où est-il ? Comment y est-il venu ? Feïn ne peut s'en souvenir : tout effort en ce sens n'amène qu'un surcroît de confusion. Et il n'a pas son arc-à-

musique, qui l'aiderait à réfléchir...

Pour ne pas se rendormir par crainte du cauchemar. Il se met à détailler les objets qui traînent sur la table. Un rameau de guibulle. Une bougie. Un pot de bois. Qu'y a-t-il dedans ? Trois rouleaux d'une peau très fine, couverts de petits dessins serrés, abstraits. Il a déjà vu de semblables rouleaux, chez le Raconteur à Toriarrak. Les dessins sont... de l'écriture. Une manière de dessiner la parole...

Il en est à se demander ce que racontent ces trois rouleaux quand une clé s'introduit dans la serrure de la porte. Aussitôt Feïn baisse ses paupières, feint le sommeil. Entrent deux personnes.

Malgré lui, Feïn frémit. Ses yeux sont clos mais ses sens ne le trompent pas : une aura de haine et de méchanceté des arrivants émane — un relent issu de son cauchemar !

Il est là ! Le visage — près de lui ! Une onde de panique le traverse. Feïn se maîtrise : s'il est assez fort, l'apparition s'évanouira peut-être...

— Il dort encore, dit la voix honnie. J'espère ne pas lui avoir donné une dose trop forte...

— Je l'ai vu tressaillir, remarque l'autre personnage — qui sent le sang et la violence. Il va bientôt se réveiller... Quelle drogue lui as-tu donnée ?

— Un sel d'Enlall, élude le premier. Mais j'ai là de quoi le secouer... (Il prend le pot de bois sur la table.) De l'eau sacrée. Vois-tu, j'y fais tremper mon Doigt Vert.

— Ah, très bien. Essayons.

Feïn reçoit l'eau sur la figure. Elle est froide, au goût de pierre. Il sursaute — est forcé de se redresser.

Le visage s'impose à lui dans toute sa hideur : blanc, émacié, nez pincé, lèvres coupantes, yeux gris métalliques. Une touffe de cheveux jadis blonds, à présent décolorés, au sommet d'un crâne en pain de sucre. Une face de charognard. A ses côtés, la même avidité s'affiche sur une figure ronde, rouge, grasse, chauve. Tous deux portent l'habit des prêtres : collants bruns, toge blanche, ceinture d'or, épaulières et calot bleus, divers ornements afférents à leur rang... Et la pierre verte en forme de doigt tendu vers le ciel, qui pend sur leur poitrine au bout de sa chaîne d'or. Deux démons déguisés en hommes de foi : ainsi paraissent-ils aux yeux de Feïn.

Il se recroqueville dans l'angle du mur. L'homme de son cauchemar lance un regard à son collègue — lequel approuve d'un signe de tête imperceptible. Feïn les observe tour à tour, cherchant l'instant propice pour s'enfuir par la porte ouverte.

Comme s'il devinait sa pensée, le gros rougeaud va fermer la porte, puis s'assoit lourdement sur la chaise. L'autre homme reste debout, examine Feïn avec insistance. Feïn voudrait disparaître dans le

mur.

— Faau Kou, dit le gros prêtre, ce garçon est mort de peur.

— Je pense plutôt qu'il simule. As-tu songé, Jiad, que si cet enfant est un...

— Silence. Quel âge as-tu, mon garçon ?

Feïn ne répond pas. Au fond de lui-même, il appelle à l'aide, de toutes ses forces.

— Il ne sait pas, répond Faau Kou Lorkein. Une preuve de plus que...

— Seize ans, dit Feïn d'une petite voix. Où est mon arc-à-musique ?

— Sais-tu qu'à seize ans on est déjà un homme ? (Jiad Kaïn sourit, puis ajoute :) Crois-tu être un homme ?

— Phalène m'a parlé de ça. Elle a dit qu'aimer comme un...

Il s'interrompt, incapable de se rappeler ce qu'a dit son amie à ce sujet qui préoccupe tant les *Autres*.

— Qui est Phalène ?

— Mon amie.

« Au secours », pense Feïn — hurle-t-il en lui-même.

Sourcil interrogateur de Jiad Kaïn en direction de Faau Kou, qui hausse les épaules, dans l'ignorance. Il s'adresse à son tour à Feïn :

— Le Raconteur de Toriarrak m'a révélé des choses inquiétantes à ton sujet. Ainsi, il paraît que tu...

— C'est pas vrai, le coupe Feïn.

Faau Kou fronce les sourcils. Ce démon devine-t-il ses pensées ? L'Interpréteur n'a jamais parlé au Raconteur — et pour cause : il n'est allé que deux fois à Toriarrak — de nuit. La première fois, Feïn venait de naître et Gond Gai Sogad n'était pas encore Raconteur. La seconde fois, Faau Kou a mis brutalement fin à sa carrière — sans savoir qui était ce témoin gênant.

— D'où viens-tu ? interroge Jiad Kaïn. Qui sont tes parents ?

Faau Kou pâlit : Feïn le désigne du doigt. Jiad Kaïn se tourne vers son cousin.

— C'est un démon, s'écrie Faau Kou d'une voix blanche. Chimère parle par sa bouche, pour proférer des mensonges abominables ! Jiad, cette créature est une...

Jiad Kaïn ne l'écoute pas. Sa bouche bée de stupéfaction, ses yeux écarquillés fixent la fenêtre.

Un corbeau est perché sur le rebord. Tête penchée, il scrute l'Interpréteur de son oeil rouge et rond. Son long bec s'en trouve, révélant une double rangée de dents fines et pointues comme des dents de scie.

Un sourire de soulagement estompe la peur de Feïn : ses amis sont venus, ils l'attendent, ils vont le tirer de là. Ses amis que les

Autres ignorent, ne savent pas voir.

Jiad Kaïn dégainé d'un fourreau accroché à sa ceinture un fin poignard de cérémonie orné de symboles religieux, dont la poignée forme une paire de mains jointes. Il le saisit par la pointe, le lève... Le corbeau lui fait face, ses ailes noires déployées, son bec grand ouvert. Il pousse son feulement rauque de combat, que les gens ont appris à craindre.

Faau Kou s'interpose :

— Non ! Ça porte malheur de tuer un corbeau.

— Comment ? Tu les laisses envahir le Temple Céleste ? rugit Jiad Kaïn, vexé d'avoir manqué son coup. Ces sales bêtes, messagères de Chimère ! Chez moi on les extermine, comme les faux prophètes, les sorciers, les possédés et les simples...

Il s'interrompt, conscient d'en dire trop. Jette un coup d'oeil biaisé à Feïn — que toute peur a quitté.

Réconforté, Feïn contemple la fenêtre vide, aveuglée de soleil. Il est certain que, quoi qu'il arrive, il ne sera pas seul.

L'étendue de sa folie

... Alors un rêve vint à Mérôn: il vit une immense porte au milieu du néant, révélée sous le jour des fous. Par cette porte s'écoulaient des milliers de créatures, comme une armée d'ombres insaisissables. Sortant du rêve, Mérôn partit en quête de la Porte Entre les Mondes, et tous ceux à qui était venu le même rêve le suivirent. Ainsi fut accompli le Premier Va, et Mérôn fut nommé : Premier Errant.

Les Dits des Six Errants

Le soleil resplendit dans le ciel limpide, d'un bleu pâle tirant sur le mauve. L'air sent la poussière et le printemps. La plaine, au-delà de la porte de l'Ouest, se pare de floraisons aux couleurs adoucies par une brume légère. A l'horizon, les collines bleutées flottent dans le ciel, désincarnées. Les périls de la nuit paraissent bien lointains, ceux de la journée très improbables.

D'humeur tranquille, les gardes contrôlent les paysans qui s'en viennent au marché ou en repartent, sur leurs charrettes brinquebalantes tirées par de lourds et lents chevaux bicaudes. Les gardes prélèvent le droit de passage, l'impôt pour le Va et, éventuellement, leur bénéfice. Des quatres portes de la cité, celle de l'Ouest est la plus fructueuse. La pire est celle du Sud, avec le grand camp des futurs pèlerins du Va établi devant, et tout le chaos qu'engendre un tel rassemblement.

Garder la porte de l'Ouest est l'assurance de passer une journée agréable, aussi les gardes à qui échoit cette faveur s'évitent tout

problème. Aujourd'hui, Kel, l'ancien, et Ganik, le jeune, profitent de la douceur du temps.

Un chariot s'arrête sous la voûte de pierre, chargé de grain et de fruits. Kel s'approche d'un pas dandinant.

— C'est tout ce que tu apportes ? lance-t-il au paysan.

Appuyé contre l'énorme battant de bois ferré, Ganik n'intervient pas : le grain et les fruits ne l'intéressent pas. Peut-être la prochaine charrette... ou bien cette jeune fille, juchée sur sa jument bicaude : voilà qui est de son âge.

Elle est assise très droite sur le dos de la jument, serre entre ses jambes nues les larges flancs de l'animal, et porte sur l'épaule un arc-à-musique. Emoustillé, le garde s'attarde sur ces longues jambes bronzées. Il sourit, s'avance pour lui barrer le chemin.

Son sourire s'évanouit dès qu'il lève les yeux vers son visage : encadré d'une épaisse toison auburn, il est aussi fermé qu'un caveau. Le regard qui tombe sur le garde recèle un éclat fauve, prédateur.

Ganik s'écarte involontairement. Ce regard le transperce d'une crainte surnaturelle. Par réflexe, il porte la main au fragment de pierre verte incrusté dans la poignée de son épée. La cape de laine sombre de la jeune fille s'écarte un instant, soulevée par le vent. Elle a, elle aussi, la main sur le manche d'un poignard effilé, fixé sur sa hanche.

Elle passe devant Ganik sans s'arrêter. Sur son dos, l'arc-à-musique cache mal un accroc dans la cape, cerné d'une sinistre tache pourpre. La jument porte ce tatouage sur sa croupe : G.G.S. — et la Main Verte de Galova.

Le chariot de grain s'ébranle. Kel pose son butin, interpelle son collègue :

— Dis donc, tu n'as pas laissé passer quelqu'un ?

— Non, j'ai rien vu, répond Ganik en s'adossant contre la porte, les yeux perdus dans le paysage.

*

**

Phalène parcourt les rues étroites de Mérontori, au pas chaloupé de sa jument bicaude. Elle traverse des places emplies de monde et d'étalages, longe des venelles où s'ouvrent des tavernes bruyantes qui sentent le graillon, et monte dans la ville haute, où les places sont calmes, les rues dallées, les maisons claires, entourées de jardins. Où les habitants sont plus fiers, plus froids. Où ne vient pas la populace affairée de la ville basse, sinon humblement, pour l'offrande ou la prière.

Phalène monte vers le Tertre Sacré et le Temple Céleste. Personne ne l'arrête, car son allure d'amazone et son regard sauvage dissuadent toute tentative d'interception. Le doute plane sur son passage : est-elle possédée ? Une chimère l'habite-t-elle ? Faut-il

intervenir, au risque d'y perdre l'âme ?

Arrivée à quelque distance du Temple Céleste, elle met pied à terre, attache la jument à l'un des arbres qui bordent la place, lui laisse la garde de l'arc-à-musique. Serrant sa cape autour d'elle, Phalène se dirige vers l'édifice annulaire, austère, percé d'étroites fenêtres, surmonté de sa tour de noire.

Elle lève la tête pour s'imprégner des chauds rayons du soleil... et distingue, au sommet de la tour, deux oiseaux noirs qui décrivent de grands cercles dans le ciel. Des corbeaux... Leur vol concentrique sème en elle des ondes d'émotion palpitantes. Des corbeaux, les alliés de Feïn... L'arc-à-musique aurait vraiment guidé sa route ?

Phalène se ressaisit, se compose une attitude pour se présenter au garde en faction devant la porte du Temple.

— C'est fermé aujourd'hui, l'informe-t-il. Va sur le Tertre, si tu veux prier.

— Je ne viens pas prier, joli garçon, minaude Phalène. (Elle prend une pose suggestive, entrouvre sa cape. Sa robe légère souligne un sein ferme et rond.) Je viens seulement te tenir compagnie. Il fait si beau, tu dois t'ennuyer !

— On m'a déjà fait ce coup-là, grogne le garde. Tu perds ton temps, fille de la rue.

— Tu n'as pas envie de t'amuser avec moi ? dit Phalène d'un ton boudeur. Tu as tort, la vie est trop courte pour ne pas en profiter ! Aimes-tu mon corps ?

Elle tourbillonne, fait voltiger sa cape, révélant le galbe musclé de ses jambes.

— Je n'ai rien pour toi, répond le garde, indécis.

Dans sa virevolte, Phalène vient se plaquer contre lui. Elle renverse la tête.

— Au moins donne-moi un baiser, beau soldat, souffle-t-elle, lèvres tendues.

Tenté, le garde pose sa lance, l'enlace et l'embrasse à pleine bouche. Il sent tout à coup comme un fin trait de feu sur sa nuque. La jeune femme s'écarte, plante deux yeux de glace dans les siens. Un long poignard apparaît sous son nez, rougi de son propre sang. La douleur fulgure dans son cou.

— Ce poignard est empoisonné, murmure Phalène. C'est un poison lent, dont je possède l'antidote. Je vais maintenant entrer dans le Temple. Si je ne suis pas revenue quand le soleil aura quitté le ciel, tu pourras dire adieu à ton dernier jour.

— Mais..., balbutie le garde.

Il porte une main à sa nuque, la retire rougie de sang. Phalène s'éloigne. Son poignard disparaît sous sa cape.

— Si tu bouges, l'avertit-elle, le poison se répandra plus vite en

toi.

Elle pousse la porte du Temple, laissant le garde à son désarroi. Traverse un couloir étroit et sombre, qui débouche sur une cour intérieure ovoïde, au pied de la tour de noire conique. Un cloître en colonnades l'encercle, surmonté du bâtiment abritant les logements des prêtres.

La tour brille au soleil, dont elle renvoie le reflet au centre de la cour, illuminant la pelouse fauchée de frais et l'autel de noire marbrée de vert, lisse comme un miroir... Un miroir profond aux images mouvantes. Il semble à Phalène qu'un remous agite cette eau de pierre, créant des contours flous... La forme d'un visage... L'éclat du soleil figure ses cheveux ébouriffés, deux points d'azur dessinent ses yeux... C'est le visage de son amour, l'unique lumière qui la guide et la soutient. Ainsi l'autel complice du Temple Céleste confirme son pressentiment : Feïn est ici, à quelques pas...

Phalène saisit alors l'étendue de sa folie : comment le délivrer, en plein coeur de Mérontori, au centre de ce pouvoir sacré qui s'étend sur le pays entier ? Peut-elle seulement espérer le voir ?

L'autel ne lui donne pas la réponse : sur la dalle polie, les reflets ne sont plus que des reflets... Phalène lève les yeux vers la tour qui monte haut dans le ciel. Un gros corbeau s'envole d'une lucarne, rejoint son congénère qui tournoie sous le soleil.

Phalène sait maintenant où est enfermé Feïn : si proche — mais inaccessible.

Des ondes dans le soleil

— Il ne me paraît pas si dangereux, dit Jiad Kaïn, avec une moue dubitative.

Faau Kou le saisit par le bras, l'entraîne dans le couloir obscur et froid, percé d'une meurtrière.

— Ne t'y fie pas ! s'exclame-t-il à mi-voix. Sous ses airs candides, il dissimule les pires démons. Tu as vu le corbeau ? Les corbeaux sont ses amis.

— Tu m'as l'air de bien le connaître, sourit Jiad, narquois. Ce que j'ai vu, moi, c'est qu'il t'a désigné comme étant son père.

Faau Kou lâche le bras de Jiad. Il fait quelques pas, tête baissée, comme plongé dans une douloureuse réflexion. Pivote vers son cousin, affichant une farouche détermination. En lui-même, Jiad apprécie la pantomime.

— Ecoute, je voulais t'en parler après le concile, mais puisque tu abordes le sujet... (Il jette un oeil vers les portes closes des cellules, puis vers les escaliers à chaque bout du couloir.) Pas ici. Allons dans la cour.

— Quel est ce mystère ?

Jiad suit Faau Kou dans la cour du Temple Céleste. Plongés dans leur conversation, ils ne remarquent pas cette ombre qui s'esquive prestement derrière un pilier.

— Te souviens-tu de ma soeur ? demande Faau Kou. Laï Keni, qui est morte.

— Il y a bien longtemps...

— Seize ans. Tu ne l'as jamais su, mais elle est morte en couches.

— Tu veux dire que...

— Oui. C'est elle qui a mis ce monstre au monde. Je pense

qu'elle a été engrossée par un incubé... Il a dû sentir les liens du sang. C'est pourquoi il m'a désigné... Oh ! quel imprudent j'ai été ! J'aurais dû le tuer dès sa naissance !

— Et tu ne l'as pas fait, remarque Jiad Kaïn, très intéressé.

— Je pensais avoir affaire à un bébé ordinaire, un bâtard sans plus. Tu sais comment sont les femmes... Dès qu'un bel homme leur tourne la tête, elles oublient tous les préceptes ! Bref, c'était il y a seize ans, personne ne se méfiait à l'époque. L'Etoile Rouge n'était pas aussi visible... Mais Chimère était déjà là, rôdait dans nos cauchemars, prête à s'introduire dans nos vies !

— L'Harmoniseur Drod Sau Barth nous avait tous prévenus, se rappelle Jiad Kaïn.

— Oui, mais qui l'a écouté ? Enfin... Au lieu de tuer ce monstre comme j'aurais dû le faire, je l'ai confié à une nourrice de ma connaissance, au village de Toriarrak. Plus tard, je suis retourné le voir... Le regard qu'il m'a lancé m'a suffi à comprendre l'erreur que j'avais commise.

— Et pourtant tu ne l'as pas tué cette fois.

— Non. (Faau Kou prend un ton geignard.) Là encore, j'ai été faible... Et j'étais sur son territoire ! Tout le monde l'aimait bien. Il avait envoûté tout le village... Si je l'avais tué, crois-moi, je n'en serais pas sorti vivant.

Jiad Kaïn ne croit pas un mot de toute cette histoire, mais n'en laisse rien paraître. Il demande néanmoins :

— Qu'est-ce qui t'a convaincu qu'il s'agissait d'un démon ?

— D'abord, c'est un simple d'esprit, comme tu as pu le constater. Tu sais combien les simples d'esprit sont perméables aux influences chimériques. Ensuite... Tant de malheurs se sont abattus sur notre famille, Jiad. Tu ne t'en rends pas compte, toi qui es loin à Sirtori, mais ici c'est terrible. Le temps se détraque, les bêtes deviennent folles, les cultures flétrissent, les paysans sont indisciplinés... La nourriture vient à manquer !

— Epargne-moi ! J'ai mes problèmes, moi aussi.

— Bref, à titre d'exemple pour toute cette racaille qui grouille à nos pieds, j'ai décidé que le sacrifice serait public. J'aimerais que tu appuies ma décision, lors du concile.

— Bien volontiers. J'aime les exécutions publiques. J'en fais souvent moi-même, à Sirtori. C'est un beau spectacle, et puis ça calme le peuple. Mais parle-moi un peu de ce concile. Qui est de ton bord ? Qui redoutes-tu ?

— Bon, c'est assez facile. Il y a le Roi : c'est un faible, comme tu le sais. Il croit et approuve tout ce que je dis, en tant que son Interpréteur personnel. Ensuite il y a Drod Sau Barth, notre Harmoniseur. Lui, c'est un retors.

— Il paraît qu'il n'a plus tous ses esprits, qu'il reste enfermé...

— Il ne faut pas préjuger là-dessus à mon avis. Vois-tu, parfois l'Harmoniseur a des intuitions qui...

Absorbés par leur intrigue politique, Faau Kou Lorkein et Jiad Kaïn s'éloignent vers l'entrée de la salle où doit se dérouler le concile, sans prendre garde à ce qui rôde dans la cour sacrée du Temple Céleste.

Toujours cachée dans la colonnade, Phalène a tout entendu — et bout de rage. Alors tous ces seigneurs, jusqu'en haut de l'échelle, sont comme Gond Gai Sogad: fourbes, méprisants, cruels. « Ah, enrage-t-elle, je pouvais toujours chercher auprès d'eux la foi qu'ils prônent, cette Harmonie qu'ils enseignent ! »

Phalène se remémore le contenu de la discussion et sa rage se change en horreur : ils ont parlé de sacrifice... et de Feïn ! Ils le prennent pour un démon, une créature de Chimère !

Comment le délivrer ? Les deux portes de la tour sont fermées, elle ne peut escalader sa surface de noire lisse et brillante. Et le Temple, sous son apparence tranquille, doit receler une troupe de Protectors... Ils en ont sûrement placé un ou deux à la porte de la pièce où Feïn est captif, sinon à l'intérieur même... Pourtant elle *doit* le délivrer !

Phalène s'avance à découvert, lève la tête vers la lucarne, si haute, hors de portée... Un visage — son visage adoré — apparaît dans l'ouverture.

— Phalène ! crie Feïn. As-tu apporté mon arc-à-musique ?

Elle se dissimule précipitamment dans une encoignure. A la fenêtre de la tour, la tête de Feïn a fait place à une autre, portant le heaume des Protectors, qui inspecte la cour avec minutie. Phalène se tasse dans son recoin, tremblante de peur — désespérée.

Feïn est là, tout près, et elle ne peut pas l'aider. Elle voudrait être sorcière, pour voler jusqu'à la lucarne, envoûter le Temple entier. Elle voudrait que les *Autres* s'aperçoivent de leur erreur et libèrent Feïn. Elle voudrait que les créatures de la nuit interviennent pour le sauver... Mais tout cela n'arrive jamais — jamais quand on le désire.

Phalène pleure en silence dans son trou humide et sombre — pleure son amour, sa rage, son impuissance. A travers ses larmes, elle voit des ombres bouger dans la cour — des ondes dans le soleil. A travers sa peine, elle sent des présences virevolter autour d'elle — des attouchements subtils, immatériels. A travers son souffle oppressé, elle perçoit des frous-frous, des chuchotis. Chimère...

Mais Chimère ne s'occupe pas des affaires humaines: nul fantôme ne peut aider Phalène.

*

**

A la porte de l'Ouest, le jeune Ganik est soudain tiré de sa somnolence par le bruit d'un galop effréné. Il sursaute, se redresse, écarquille les yeux. Un messenger déboule sur le chemin poussiéreux de toute la vitesse de son cheval bicaude. L'animal, plus habitué à tirer des charrues qu'à porter des messagers excités, halète comme une forge, soulève autant de poussière qu'un bataillon au pas de charge.

Le vieux Kel dandine jusqu'au milieu du chemin.

Il manque se faire renverser par le cheval, qui se cabre sous le porche.

— Un assassinat ! hurle le messenger, brandissant son fanion blanc tel un javelot. Notre Raconteur a été tué sauvagement ! Où est le Temple Céleste ?

— Eh bien, sur la colline, commence Kel en levant le pouce derrière lui. Mais que...

Le messenger est déjà reparti au galop, semant la panique dans les rues bondées de la cité.

A la porte, Ganik blêmit, au souvenir de la jeune fille avec son long poignard et cette tache rouge sur sa cape...

Tirant le cheval exténué, le messenger arrive devant le Temple Céleste, noir et gris sous le soleil, interpelle le garde à l'entrée :

— Un meurtre ! Une hérésie ! Notre Raconteur, Gond Gai Sogad, a été tué !

Le garde acquiesce d'un mouvement de tête crispé. Il est pâle, raide, en sueur.

— Tu entends ? vocifère le messenger. Conduis-moi auprès du Maître Protecteur !

— Je ne peux pas, répond le garde d'une voix étranglée. Je ne peux pas bouger d'ici.

— Pourquoi ?

— Parce que... je n'ai pas le droit.

— Laisse-moi passer, alors ! Empoté !

Le messenger bouscule le garde et pénètre dans le Temple. Le garde pousse un cri d'effroi, porte vivement la main à son coeur, guette la morsure insidieuse du poison.

Un peu plus tard, des nuages viennent cacher le soleil : le garde perd son unique repère temporel. Des pensées troubles s'agitent sous son crâne, à propos de meurtre et de Chimère.

Plus tard encore, le messenger ressort sans lui accorder un regard. Des personnages de haut rang s'en viennent, des serviteurs et des prêtres entrent et sortent... Sortent aussi les hérauts du Temple, roides et solennels derrière leurs gongs.

Le garde entend les coups de gongs qui résonnent à travers la ville et ponctuent son angoisse. Les hérauts annoncent un sacrifice propitiatoire, sur la tour du Temple Céleste au coucher du soleil. Il se

demande qui va être sacrifié. Il espère que ce n'est pas la sorcière...

Le poison de la peur au creux du ventre, il scrute les nuages épais qui s'amoncellent.

Le soir vient, la foule s'amasse peu à peu sur la place, et le garde est toujours vivant.

Oiseaux de feu

Tuer l'animal pour s'en nourrir : cela est Harmonie, car Galova a créé l'homme Carnivore. Tuer son ennemi pour sauver sa vie: cela aussi est Harmonie, car Galova a instauré la lutte pour la vie. Toute autre manière de tuer est un coup porté à l'Harmonie, donc à Galova elle-même, et doit être appelée : blasphème.

Les Lois d'Harmonie

Par l'étroite fenêtre de sa cellule monastique, Feïn observe la foule qui s'amasse au pied du Temple Céleste. Il sent avec acuité les miasmes de sueur et d'excitation qui montent de la cohue. Etonnement, inquiétude, curiosité — la foule est venue pour lui, pour le voir. Feïn en a la certitude, et cela l'émerveille. A Toriarrak, personne ne venait jamais le voir chez Grosse Mani. Sauf Phalène, et encore : elle préférerait le retrouver seul dans les collines. Ce soir. Phalène est là aussi, cachée dans l'ombre de la cour.

Feïn souhaitait qu'elle le rejoigne ici. Il l'a appelée, mais elle ne s'est pas montrée. Par contre il a vu d'autres visages : gris, malveillants, soupçonneux — tous ces grands seigneurs richement vêtus qui vivent ici... Feïn sait que Phalène ne les aime pas. C'est pour ça qu'elle se cache... Peut-être veut-elle leur jouer un tour ? Les actes et pensées de son amie sont tellement mystérieux... Il désirait la voir, qu'elle monte le rejoindre, puisqu'il ne peut pas descendre. Elle lui aurait expliqué ce qu'est un sacrifice...

Feïn l'a demandé aux corbeaux qui tournent depuis ce matin au-dessus de la tour. Comme toujours, leurs explications n'ont pas été claires : courage... attention... force... *force*... FORCE !... Voilà ce qu'il

lui en reste. Malgré tout, il a été rasséréné. Il sait qu'ils sont là — il n'est pas seul.

Il l'a aussi demandé — Feïn aime savoir, et ne renonce jamais à chercher — à Faau Kou Lorkein, l'homme au visage haineux, le démon de son cauchemar — son père... Faau Kou l'a regardé d'un air bizarre, et n'a rien répondu. Décidément, tous ces seigneurs sont des gens tordus ; Phalène a raison de les détester. Il y a l'autre, aussi, Jiad Kaïn : il sent le sang, la mort cruelle, il a des yeux de chauve-rat. Et celui qu'ils appellent Harmoniseur : énorme et bouffi, bien plus que Grosse Mani — mais son regard... comme un pannchat qui guette sa proie. Un jour, Feïn a assisté, caché sous le vent, à un combat de pannchats : leurs yeux fendus flamboyaient autant que ceux de cet Harmoniseur... Enfin, il a vu le Roi de Torien. Feïn sourit à cette évocation : bourré d'alcool de charme et de mets fins, flanqué de deux belles dames encore moins vêtues que Phalène, qui gloussaient tout le temps et ont trouvé Feïn mignon... Quand le Roi est parti, son gros derrière se dandinait comme celui des porcs-de-vase quand ils cherchent des vers. Les dames lui ont souri — Feïn a perçu de la pitié dans leurs regards.

Au crépuscule, Feïn commence à s'ennuyer : jamais il n'a passé une journée entière à ne rien faire... Et il a faim ! Quand mangent-ils, à la ville ? Heureusement, le coucher du soleil arrive à point nommé : la fenêtre est placée juste au bon endroit pour voir les *formes* dans le ciel jouer avec les *ombres* dans la cour... Et le grand ballet de fées diaphanes, le quadrille des dragons de nuages, les immenses roues de vent qui tourbillonnent au-dessus des toits, et les voltiges des oiseaux de feu multicolores — toutes ces merveilles que nul ne sait voir, pas même Phalène...

Le soleil s'enfonce progressivement derrière une immense mesa cotonneuse — et le spectacle commence. En bas, dans la cour, des ombres sans visage dansent sur la grande pierre brillante, sautent et roulent dans l'herbe fraîche, lui font des signes de leurs tentacules translucides. Feïn aime jouer avec elles... Les larges roues de vent, fines et plates, se déploient dans les faisceaux du couchant, filent en sifflant par-dessus les toits. Les créatures qui les montent sont vêtues de lumière... Puis apparaissent les palais d'eau mouvants, les oiseaux de feu accrochés aux franges des cirrus... Les longs serpents-de-rêve rampent déjà sur les rivières et dans les rues... Du haut de la tour, Feïn bénéficie d'un magnifique panorama — et ce crépuscule est un des plus beaux qu'il ait jamais contemplés. Malheureusement, le soleil entraîne dans sa fuite ces splendides entités du soir, laissant le champ libre aux créatures de la nuit...

La porte s'ouvre derrière lui.

Feïn pivote : revoilà Masque-de-Haine, et l'homme qui sent le sang.

— Il est temps, annonce Faau Kou Lorkein.

— Je veux voir le coucher du soleil ! s'écrie Feïn. Elles sont tellement belles...

— Qui ? demande Sent-le-Sang, s'approchant de la fenêtre.

Il ne peut pas voir, se rappelle Feïn. Il a une pierre verte et la tête pleine de méchanceté.

— Rien, répond-il, résigné.

Jiad Kaïn scrute la cour en bas... puis se détourne de la lucarne en haussant les épaules.

Ils le poussent hors de la cellule, lui font gravir des escaliers raides et sombres. A chaque palier, des torches jettent des reflets fauves sur la pierre noire, tenues par des gardes cuirassés, dont le heaume en forme de main géante dissimule toute pensée. Règne un climat de solennité pesante, inéluctable, qui trouble Feïn à mesure de son ascension.

Quand il débouche à l'air libre, les effluves de la foule le frappent de plein fouet : haine, peur, hystérie. Feïn chancèle sous l'immense clameur, sous les milliers de regards qui le dévorent.

D'autres personnes attendent au sommet de la tour.

Une vaste empreinte de main couleur émeraude est incrustée dans le dallage noir de la terrasse, déployée telle une immense araignée. Au bout de chaque doigt se tient un prêtre, paré d'atours rutilants, de talismans scintillants, d'une gravité morbide. Seul le médius est vide... Feïn reconnaît celui qui se tient à la pointe de l'index: celui qu'ils appellent Harmoniseur... Massif, tassé sur lui-même, appuyé sur une canne d'or, il le scrute de ses petits yeux sauvages, et ses grosses lèvres entrouvertes révèlent des dents carnassières.

Tous ces gens figés dans les derniers feux du soleil... ils lui font peur. Autour de la terrasse et devant l'entrée, un rang de Protecteurs, telles des statues de fer.

Faau Kou Lorkein indique à Feïn d'aller se placer au bout du doigt resté libre de cette grande main verte. Lui-même s'immobilise au centre de la paume.

En bas, la foule s'est tue, retient son souffle. A quelques pas du vide, Feïn distingue la cour en contrebas, avec sa pierre de noire au milieu, miroitante. Quelques reflets y dansent encore...

La cérémonie commence.

Ils chantent. Un chant grave, rauque, chargé de menaces confuses. Feïn ne comprend pas les paroles. Son inquiétude s'accroît, son corps se crispe. Il observe les torches secouées par le vent, sent leur odeur de graisse et de résine. Derrière lui, les ultimes feux du soleil se noient dans la brume vespérale. Devant, d'énormes nuages charbonneux montent à l'assaut du ciel, engloutissent les premières

lueurs de l'Etoile Rouge.

Faau Kou Lorkein lève à bout de bras son Doigt Vert, crie des mots sacrés. Par un jeu d'échos, sa voix se répercute sur la foule massée sur la place devant le Temple Céleste. Puis chacun des prêtres vient se placer au milieu de la paume, répète le même geste, crie des paroles que Feïn ne comprend pas, dans cette langue aride comme un désert de pierres. Jiad Sent-le-Sang se joint au rituel, déclame comme un montreur de tours sur le marché. L'Harmoniseur, lui, modifie le rituel : il pointe son Doigt Vert sur Feïn et lui parle directement, d'une voix basse mais puissante :

— O Galova, Mère-du-Monde, Créatrice de toutes choses, Protectrice de nos vies ! Vois : nous avons trouvé le Grand Blasphémateur, l'Impie monstrueux qui s'est lié à Chimère, l'Autre Monde de feu et de folie, dans le but de détruire ton Harmonie ! Vois : nous allons maintenant le sacrifier sur l'Autel de la Vérité, afin qu'il retourne d'où il vient, afin qu'en ton monde règne à nouveau l'Harmonie ! (Il se tourne face à l'est — face au front de nuages haut comme une montagne et zébré d'éclairs, où roule sourdement le tonnerre.) Vois ! Ton Ennemi Suprême, l'OEil Rouge de la Nuit, voile sa face démoniaque et exprime son courroux — son impuissance ! O Galova — nous allons maintenant rétablir ton Pouvoir !

Une ovation gigantesque monte de la foule qui se bouscule devant le Temple Céleste. Feïn tremble de peur — il comprend soudain ce que signifie *sacrifice*... Trop tard : une muraille de fer s'avance sur lui, hérissée d'épées. Au milieu, Sent-le-Sang, un rictus sardonique sur sa face rougeaude.

Feïn gémit, recule — le vide, à ses pieds, l'arrête. Les Protecteurs le cernent, resserrent leur étau... Il entend encore hurler l'Harmoniseur, il aperçoit son Doigt Vert levé vers le ciel noir :

— O Galova, Mère de tout ce qui vit, protège-nous ! Nous sacrifions Ton Ennemi Eternel sur l'Autel de Vérité ! O Galova, accorde-nous l'Harmonie !

Le tonnerre couvre sa voix, écartelant les quatre coins du ciel. Un long éclair déchire les nuages. Feïn aperçoit deux silhouettes noires battant des ailes — deux paires d'yeux rouges braqués sur lui. Il entend hurler la foule sous le tonnerre — les pointes des épées touchent son torse... Il se penche vers le vide obscur : tout en bas, la pierre-miroir, où dansent des *formes* carminés — un autre éclair lui révèle Phalène, livide, échevelée, si loin, si proche...

« Je ne suis pas seul », songe-t-il en échappant au fil des épées : il saute, confiant, dans le vide — dans la lumière — rouge —.

Silhouettes noires

La foule est dense sur la place : Phalène entend son tumulte derrière la porte du Temple. Elle pourrait en profiter pour sortir, se perdre dans la multitude... Terrée dans sa niche de pierre au fond des arcades, elle reste immobile. Le crépuscule empourpre la cour silencieuse. Phalène y voit puiser des ombres, danser des ondes de chaleur sur l'autel-miroir... Des ondes de terreur au creux de son ventre. Elle a l'impression que la pelouse est pleine d'entités, d'émanations qui la guettent et se rient d'elle...

Mais non, c'est absurde. Le soleil n'est pas encore couché, et ce Temple est la meilleure protection qui soit contre les démons de la nuit ! En vérité, Phalène ne se résout pas à s'enfuir, sachant Feïn à portée de voix. Or elle ne peut rien faire — sinon périr avec lui... Il ne mourra pas : il est si jeune, si innocent... O Galova ! Sauve sa vie ! Fais un miracle !

A bout d'espoir, Phalène s'en remet à cette divinité qu'elle a trop souvent reniée...

La pénombre mouvante de la cour s'obscurcit, change de couleur et de texture : noire..., lourde..., cryptique. Ambiance d'orage... Elle écoute le tonnerre qui roule sourdement au loin, vibre jusqu'au creux de son ventre. Un orage, si tôt dans la saison ? Ou bien... la colère de Galova elle-même, qui a entendu son appel ?

Phalène redouble de ferveur. Les mains à plat sur les dalles froides du cloître, elle prie comme elle n'a jamais prié, implore à Galova toute cette pitié dont elle n'avait que faire jusqu'alors.

Un chant soudain tire Phalène de sa prière. Un chant grave et lent comme une marche funèbre, qui tombe de la tour de noire. Elle sort de son coin, risque un regard — se fige de surprise.

Là-haut, des prêtres, des Protecteurs... Oriflammes de soie, statues d'airain illuminées par les torches... et — *Fein !*

Ses cheveux blonds, sa chasuble blanche, sa candeur — là, au bord du vide, acculé par ces monstres brillants, coincé par la meute de métal qui le pousse, qui le pousse...

«Non, non ! *Fein*, sauve-toi ! Tue-les ! Bats-toi ! »

La chape du ciel se brise, se déchire en éclairs craquants. Les psaumes se perdent dans la fureur de l'orage. L'air visqueux de la cour exsude autour de Phalène des ombres frénétiques qu'elle refuse de voir. Un cri d'angoisse se bloque dans sa gorge. Elle suffoque et pâlit, voudrait anéantir de son seul regard ces chiens de fer qui talonnent *Fein* au bord du gouffre — la foule rugit, le ciel gronde — *Fein ! Fein, repousse-les !...*

Il hésite..., vacille... Les épées le pressent... Il — tombe... Se déploie dans le ciel de suie... Silhouettes noires battant des ailes. Phalène hurle — un éclair lézarde le ciel, foudroie l'autel-miroir — fracas — Phalène est projetée contre un pilier et sombre dans l'inconscience.

*

**

Elle soupire, tressaille, ouvre les yeux.

La nuit est sombre et silencieuse. Les nuages ont masqué l'Etoile Rouge — qui brille à présent dans le regard de Phalène, fixe et lointain.

Elle se relève, traverse lentement l'autel brisé, la pelouse carbonisée. Parvenue au milieu de la cour, elle dresse la tête vers le ciel bas, roulant. Sa chevelure auburn a pris des nuances fauves, se love en mèches épaisses autour de son visage de pierre. Elle sort son long poignard de sous sa cape déchirée, se dirige vers la porte du Temple.

Elle l'ouvre avec précaution... Ce n'est plus le garde de l'après-midi. C'est un Protecteur — qui fait volte-face et empoigne son épée.

Il n'a pas le temps de la tirer : Phalène bondit sur lui, ceinture le heaume de son bras. Sa main se lève — éclair blanc, cri de rage —, Phalène saute en arrière. Le Protecteur porte la main à son cou, s'appuie contre la porte — qui s'ouvre et l'entraîne... Il s'écroule dans un fracas métallique.

Phalène court sur la place, rejoint sa jument bicaude qui broute nerveusement les derniers brins d'herbe autour de l'arbre où elle est attachée. L'arc-à musique est toujours accroché à sa selle, miraculeusement indemne.

Elle détache l'animal, qu'elle remercie pour avoir su défendre son bien et son espace vital.

Alors qu'elle pose le pied dans l'étrier, elle entend un

ferraillement précipité : une troupe de Protecteurs surgit du Temple et se rue sur elle. Phalène s'avance à découvert, poignard brandi. Les soldats s'arrêtent à quelques pas, indécis.

La voûte nuageuse s'entrouvre, laisse fuser un unique rayon sanglant, qui se diffracte sur le couteau de Phalène, crée des flammes écarlates dans ses cheveux, des braises dans ses yeux.

— Venez, gronde-t-elle. Venez vous piquer à mon dard mortel...Les Protecteurs hésitent, surpris qu'on ose les défier. Un téméraire se jette sur elle, l'épée haute. Elle esquivé, se fend, frappe. Tintement du métal contre le métal, étincelles. L'homme de fer émet un cri rauque sous son heaume. L'épée vrombit, Phalène se dérobe, bondit — nouveau choc, nouveau cri — Phalène s'enfuit dans l'ombre des arbres. Le Protecteur titube au milieu de la place. Il tombe à genoux, baisse la tête. Son heaume roule à terre — le Protecteur s'affaisse. Son oeil droit n'est plus qu'une bouillie sanglante, et l'autre garde la trace d'une terreur sans nom.

Le reste de la troupe regagne prudemment le Temple Céleste : on ne peut lutter ainsi contre les démons de la nuit...

Phalène monte sur sa jument et s'éloigne vers la ville basse. La voûte de nuages s'est refermée, se dissout en une pluie diluvienne et glacée.

Mais Phalène ne sent pas la pluie. Elle ne sent plus rien. Elle va son chemin parmi les rues désertes, tirant de l'arc-à-musique une longue plainte monotone.

Le corps du sacrifié

— Comment, pas de cadavre ? rugit Faau Kou Lorkein.

Le Maître Protecteur rougit et baisse la tête, comme s'il était coupable.

— L'autel... l'autel est brisé, balbutie-t-il. Il paraît que la foudre est tombée dessus... J'ai fouillé toute la cour, mais je n'ai pas trouvé trace du corps... Juste ceci.

Il tend à l'Interpréteur un fragment de laine de couleur sombre, roussi par le feu. Des initiales brodées sont encore visibles : G.G.S. Perplexe, Faau Kou tourne et retourne le morceau d'étoffe entre ses doigts.

— Peut-être ce tissu lui appartenait-il ? hasarde le Maître Protecteur.

— Non. Il était vêtu de blanc. Ces initiales... Elles m'évoquent quelque chose.

Faau Kou n'a pas le loisir d'approfondir sa réflexion : un Protecteur essoufflé se présente à l'entrée de la longue salle de réunion, se courbe avec raideur, son heaume sous le bras.

— Interpréteur ! Maître ! s'écrie-t-il. Pardonnez-moi de vous interrompre, mais un événement grave s'est produit...

Le Protecteur hésite, mal à l'aise.

— Eh bien ? Poursuis ! ordonne sèchement son chef.

— Une... une démonsse s'est introduite dans le Temple. Elle a tué deux des nôtres.

Le soldat narre brièvement l'échauffourée. Faau Kou blêmit, serre les poings de rage.

— Était-elle seule ? interroge-t-il d'un ton contenu. (Le Protecteur acquiesce, déglutit, la sueur au front.) Quels vêtements

portait-elle ?

— Dans l'obscurité, je n'ai pas bien vu, s'excuse le Protecteur. Il me semble... Une sorte de manteau, ou de cape.

— Quelle couleur ?

— Noire, ou très sombre. Elle se confondait dans la nuit.

— Avait-elle une arme ?

— Oui, mais c'est surtout son pouvoir occulte qui...

— Bien sûr. Retourne dans tes quartiers. J'aviserai plus tard quoi faire de toi.

Le soldat s'éclipse. Faau Kou Lorkein se tourne vers le Maître Protecteur, agite sous son nez le bout de tissu brûlé.

— Eh bien, voilà qui explique pas mal de choses...

— Mais comment s'est-elle introduite dans le Temple ? Et pour quoi faire ?

— Pour quoi faire ? Voyons, c'est évident : pour emporter le corps du sacrifié ! Elle veut sûrement tenter de le ramener à la vie. C'est pratique courante chez les sorcières.

— Ah oui, bien sûr, une sorcière, opine bassement le Maître Protecteur. (Il se permet néanmoins d'insister :) Comment a-t-elle pu pénétrer jusqu'ici ?

— Les voies des sorcières sont vicieuses. Le garde qui était à la porte aujourd'hui saura peut-être nous expliquer cela.

— Je vais de suite le chercher, s'empresse le Maître Protecteur, qui sort à pas zélés.

Resté seul, Faau Kou Lorkein sourit pour lui-même : cette sorcière est providentielle... Un parfait bouc émissaire pour camoufler sa bévue de l'autre nuit, au village de Toriarrak. Aussi, que faisait sur son chemin cet imbécile de Raconteur caché dans sa cape grossière ? Enfin, ce problème sera bientôt réglé. « Je suis bien dans l'Harmonie de Galova ! » se congratule l'Interpréteur.

Son contentement s'évanouit au retour du Maître Protecteur — au vu de sa mine catastrophée.

— Impossible de faire venir le garde, ni même d'en tirer quelque chose. Il est fou à lier. Ses collègues ont dû l'attacher sur sa paillasse.

— Fou à lier ? Comment ça ?

— D'après ce que j'ai compris, il voit sans cesse un visage aux yeux de feu, juste devant son nez. Il croit qu'une chimère le possède. Il aurait été empoisonné avec un poignard...

— Empoisonné ? Par qui ?

— Eh bien... par la sorcière, j'imagine.

— Voilà la réponse à ta question, Maître Protecteur : elle a ensorcelé le garde pour entrer dans le Temple. Mais le plus grave, c'est qu'elle a pu y rester jusqu'au moment du sacrifice, et par la suite emporter le corps du sacrifié. Alors que ce Temple est en principe

protégé contre toutes les émanations maléfiques, y compris celles issues de la sorcellerie. En outre il est gardé par un bataillon de Protecteurs d'élite, dont la vigilance ne devrait pas être prise en défaut. N'est-ce pas ? (Faau Kou Lorkein dévisage le Maître Protecteur, qui tripote nerveusement les embouts dorés de sa ceinture.) Lance une escouade à la poursuite de cette sorcière. Je veux la voir ici, vivante, au coucher du soleil. Tu répondras sur ta vie de sa capture. Tu as compris ?

— J'ai compris, Interpréteur. Puis-je me retirer ?

Faau Kou le congédie d'un geste. Le Maître Protecteur sort à reculons, tête baissée. Dans le couloir, il se redresse et lance à la porte close une grimace de haine.

— Puissent tous les démons de la nuit t'infliger mille tourments, Faau Kou Lorkein, gronde-t-il entre ses dents serrées. Que cette sorcière m'entende, et t'anéantisse !

Deuxième partie

Thazi en Enlall

Introduction

Histoire des mages d'Enlall (extraits)

Achach, le Mage du manoir d'Ousert, laissa une coupe de sang de pannchat sur le bord de sa fenêtre, pour qu'il s'imprègne des émanations lunaires, en vue d'une préparation ultérieure. Le lendemain matin, le sang avait tourné au noir. Un corbeau en avait bu, et attendait le Mage près de la coupe. Il mordit Achach au bras. Peu après, le Mage devint fou, et son bras se désagrégea. (...)

Le corbeau qui mordit le Mage d'Ousert jusqu'à la folie fut tué et apporté aux fins d'étude au plus grand Mage vivant alors : Pilguil de Segall. En observant les roches, Pilguil avait prévu la montée du niveau de la mer. En examinant les nuages, il avait annoncé le réchauffement du climat. De toutes sortes d'expériences sur des animaux, il avait déduit les zones d'influence de l'Etoile Rouge. En déchiffrant de vieux grimoires, il avait découvert le caractère cyclique de son apparition. Bien entendu, ses conclusions étaient hermétiques : langage de Mage...

Pilguil fouilla les entrailles du corbeau, découpa son cerveau, immergea ses yeux dans des solutions, et révéla sa stupéfiante découverte : cet oiseau venait tout droit de la Porte Entre les Mondes.

Peu après cette révélation, le Mage mourut, terrassé par un mal inconnu, sans avoir situé précisément cette Porte légendaire (...). Son fils Enguil passa avec succès les rites d'Intromission, et fut autorisé par le Conseil des Mages à poursuivre les travaux de son illustre père. Il s'installa à son tour au manoir de Segall, sous la direction avisée du Mane Lahil Sertilio. (...) Attendant une réponse précise, le Mane fit entreprendre la construction d'une nef gigantesque, destinée à emporter sur l'océan toute la population de Segall, ville condamnée par l'inexorable montée des eaux ; destinée aussi à la recherche de la Porte Entre les Mondes, qui serait entièrement constituée de pierre verte — la pierre des Doigts Verts, seul

talisman efficace contre l'OEil Rouge de la Nuit..

Enguil s'aperçut bien vite que le Mane alliait une impétuosité insatiable à une ambition sans limites. Nul autre que Lahil Sertilio ne commit cette folie d'embarquer toute la population de sa ville sur l'océan, à bord d'une nef dont la taille était un défi aux Eléments. Nul autre que lui n'aurait voulu sceller le destin de trois mille personnes sur la foi d'hypothèses hasardeuses. Enguil se sentait responsable, mais sa position était difficile. Poussé par Lahil Sertilio, il travailla d'arrache-pied à l'étude des corbeaux, suivant la voie ouverte par son père. (...)

Il en vint à situer l'origine de ces corbeaux « vers le nord » : il supposa que la Porte Entre les Mondes se trouvait aussi dans ces régions septentrionales, puisque Pilguil avait établi un lien entre les corbeaux et la Porte Entre les Mondes. Il aurait fallu toute une vie d'expériences et d'observations pour corroborer ces hypothèses, mais Lahil Sertilio voulait des résultats immédiats. Il se déclara satisfait de cette réponse : la ville entière de Segall partirait dans les brumes glacées du Grand Nord, sous l'influence la plus virulente de l'OEil Rouge de la Nuit, et ramènerait des montagnes de pierre verte... Hak Sertilio, Mane de Sert et patriarche de tous les manoirs, eut vent des manigances de son neveu de Segall. (...) Il le convoqua incognito à Sert, le drogua et l'enivra, et apprit tout ce qu'il voulait sur cette expédition. Hak trouva l'idée insensée mais digne d'un Sertilio, et tira des plans sur les suites possibles en cas de succès : des montagnes de pierre verte... des réserves quasi-infinies... Des distributions dans tout le pays... Tout le monde, jusqu'au plus humble pêcheur, muni de son Doigt Vert protecteur... Plus d'angoisses, plus de révoltes, plus de cette folie dangereuse ! Le pouvoir des Mânes, chancelant sous les assauts de Chimère, s'en trouverait renforcé. La sécurité enfin, rêvait le vieil Hak Sertilio, subjugué par le projet grandiose de son neveu.

« Mald aime Thazi »

*Même si tu es fier de ta femme Même si tu es droit dans
ton âme Richesse, amour, vertu te fuient Par-dessous
l'OEil Rouge de la Nuit*

Les Chants de Vérité

Accroupie sur un rocher, le menton dans la main, Thazi contemple la mer. Il fait plutôt frais pour le printemps : elle frissonne sous sa courte robe sans manches, de lièvre-ratier retourné. Le vent du large ondule les longues mèches de sa chevelure de jais, ou les plaque sur son visage blanc, rougi par les embruns. Elle secoue la tête, ses cheveux volent, mais ses yeux noirs ne quittent pas l'horizon — un point focal au bout de son regard, la ligne de fuite de ses pensées. Le monde est gris autour d'elle: le ciel, la mer, le sable, les rochers... Même le maquis, derrière la plage, prend une teinte de moisissure. Gris, froid, sombre, venteux : un climat de fin du monde, douce et triste... La fin d'un monde que Thazi a connu toute sa vie : bientôt la mer noiera le maquis déjà changé en marécage, s'étendra dans les prés, engloutira Fleijo, Aji, Golgol, les maisons, les ports, les lieux saints, les statues, les arbres, le tronc où Mald a gravé « Mald aime Thazi »... D'ici deux ou trois printemps, l'océan s'étendra jusqu'aux abords d'Ousert — loin, loin dans les terres. Et Sert l'Orgueilleuse, la citadelle invincible, sera isolée sur son promontoire, narguant les vagues furieuses...

Thazi frissonne encore. Son regard quitte l'horizon pour se poser sur le repère que Shal a planté dans le sable au dernier solstice. La marée vient maintenant mourir à son pied... A la prochaine lune, elle l'aura recouvert. Shal croyait que son bout de bois resterait sec durant

tout l'été... Il se trompait, elle l'a prévenu, il ne l'a pas écoutée comme toujours. Tant mieux ! S'il la soupçonnait de connaître seulement le quart des choses qu'elle sait, il l'aurait rendue à la mer depuis longtemps...

Thazi sourit avec amertume, en pensant aux efforts déployés par Shal et Cili pour lui faire croire qu'ils sont vraiment ses parents ; à l'hypocrisie des voisins qui jouent ce jeu ; à l'animosité vaguement craintive des villageois à son égard... « Est-elle vraiment une sorcière ? Possédée par Chimère ? Vous aussi vous la trouvez bizarre ?... » Et en sa présence : sourires, salutations, regards mielleux. On fait taire les enfants, on invoque Immense-Océan, Terre-Nourricière, Grand-Vent, d'autres Esprits mineurs. Elle n'a cependant rien à redouter de leur part : Thazi est femme et la loi punit de mort quiconque violente une femme — sauf preuve flagrante de sorcellerie ou possession. Thazi s'est bien gardée de laisser échapper le moindre signe de... sorcellerie ? Non, elle craint les sorciers comme tout le monde... Possession ? Mais elle vit, saine de corps et d'esprit — elle vit avec cette *lumière* en elle.

Cette lumière... Un feu qui couve, la réchauffe et lui permet de *voir* parfois — mais aussi un brasier torride, qui la brûle et l'aveugle. Petite fille, elle pensait abriter en elle un Esprit mineur, une fée alliée qui l'aidait à comprendre, deviner, percevoir. Une amie intime, qui ne demandait rien d'autre en échange que se promener de temps en temps dans ses rêves. Or un jour, un jour d'hiver glacé — l'Etoile Rouge créait déjà un halo derrière le soleil — juste après son premier sang, Thazi s'en souvient, elle avait eu tellement peur, personne ne lui avait rien dit... Ce jour-là, Mald lui rendit visite à la maison, une lueur dans le regard. Elle savait ce qu'il désirait. Elle ne voulait pas — elle *savait* que ça se passerait très mal.

Mald était possédé par Chimère. C'était visible dans son ombre. Perdant tout contrôle, il bondit sur elle. La petite fée qu'elle abritait se changea alors en un terrible démon, et fit *quelque chose* à Mald : il devint gris, bossu, ses dents tombèrent, ses cheveux se nouèrent en crins, son sexe gonfla et noircit. Mald s'enfuit dans la blancheur de l'hiver, et nul ne le revit jamais.

Depuis ce jour, Thazi a peur de ce feu qui couve en elle. Chaque nuit que luit l'Etoile Rouge et que rôdent les chimères, Thazi redoute d'entendre hurler Shal ou Cili, de les voir changés en monstres. Depuis ce jour, elle leur obéit sans mot dire, se conforme à leurs préceptes contraignants, accomplit leurs corvées, participe aux rituels, ravale sa colère et son amertume...

Car Chimère la guette, pense Thazi. Les démons de l'Autre Monde n'attendent qu'une occasion pour éveiller la *présence* qui sommeille en elle, lui faire commettre des atrocités ! Par ailleurs, c'est

une petite fée qui illumine sa vie... Est-ce un bien ? Est-ce un mal ? Serait-elle plus heureuse, aussi obtuse et bouchée que ces rustres ? Peut-elle se permettre de les mépriser, alors qu'eux la tolèrent malgré tout ?

Accroupie face à la mer immense et vide, Thazi rumine ces questions sans trouver de réponse. Pourtant elle a besoin de voir clair, d'être sûre d'elle : car elle a seize ans, elle atteint l'âge adulte, et des épreuves l'attendent. Sa vie va changer, et elle ne se sent pas prête.

Son regard erre sur l'horizon, qui commence à se fondre dans le crépuscule. Bientôt l'Etoile Rouge se lèvera sur la mer: une nouvelle nuit d'anxiété pour Thazi...

Un point noir grandit, s'approche, devient une barcasse oscillant sur les flots. Sa voile triangulaire bombée comme un ventre la pousse vers la terre. D'ici elle a fière allure, portée par Immense-Océan... On ne voit pas le rapiéçage de sa toile, les trous plus ou moins colmatés de sa coque, son pont vermoulu. Thazi scrute la barcasse, la trouve bien légère sur la houle. La pêche est encore mauvaise, en déduit-elle. Shal sera d'une humeur exécrable.

En effet... Agrippé au gouvernail, Shal n'a pas un geste pour la saluer, ne paraît même pas remarquer sa présence.

L'embarcation racle bientôt les hauts-fonds. Thazi saute de son rocher, s'avance jusqu'à mi-cuisses dans l'eau froide, attrape la grosse amarre d'arbre-à-fil et entreprend de tirer la barcasse au sec. Le bateau est trop lourd pour elle, mais Shal ne consent à l'aider que lorsqu'il peut en descendre sans mouiller ses bottes.

Petit, courtaud, aussi rouge et blond qu'elle est brune et blanche, barbu, renfrogné, les yeux délavés par la mer, gonflés par l'alcool de charme. Sa pelisse de mouton huilée sent l'iode et le rance. Sans un mot, il tire violemment la barcasse sur le sable. Surprise, Thazi lâche prise et tombe dans un trou de vase. Elle se relève d'un bond, pousse un cri de frayeur : sous ses yeux, un scorpion-de-mer sort du sable et déploie son dard mortel. Il lui lance un regard noir de ses yeux pédonculés, et se glisse prestement sous la barcasse. D'habitude, les scorpions-de-mer n'attaquent pas l'homme...

Protégé par ses bottes épaisses en peau de manta, Shal n'y prend pas garde. Il remonte dans le bateau, ouvre l'écouille de la cale.

— Aide-moi, au lieu de rester plantée là ! grogne-t-il.

— Il y a un scorpion sous la coque...

— Et alors ? Il y a des goules dans la mer ! Quel âge as-tu, pour avoir peur d'un scorpion comme une fillette ?

« Je hais le poisson », pense Thazi en montant sur la barcasse.

— Descends.

Shal lui désigne d'un doigt péremptoire l'ouverture nauséabonde. Ravalant son dégoût, Thazi s'engouffre dans la cale. L'odeur de sel,

d'iode, de poisson et de pourriture la prend à la gorge. Elle se retient à grand-peine de vomir sur le tas de poissons gluants, agité par endroits d'ultimes soubresauts. Shal lui jette un sac de toile cirée, qu'elle commence à remplir. Pour se donner du courage, elle psalmodie à mi-voix les *Chants de Vérité*... Mais ils lui paraissent creux, dénués de sens. Elle serre les dents, et continue.

Quand elle émerge enfin, gluante et puant le poisson, la nuit est presque tombée. Le soleil a fait une apparition tardive, une mince traînée rouge sombre à l'horizon. A l'est, un reflet d'incendie monte sur la mer... Le ciel a viré à un mauve malsain — la couleur de ces champignons qui poussent sur les tombes et dans les maisons abandonnées, recherchés par les empoisonneurs... Thazi a envie de pleurer — mais, comme dit Shal, elle n'est plus une fillette. Elle laisse le vent exprimer sa tristesse.

Shal a arrimé les trois sacs de poissons sur la carriole que Thazi se met à tirer. Le pêcheur pousse mollement derrière, pour la désensabler. Thazi peine, ses pieds nus s'enfoncent dans le sable meuble, trop sombre à présent pour y déceler un éventuel scorpion... Ils atteignent le chemin bourbeux qui traverse le maquis et rejoint le village.

La nuit commence à rougir quand Shal pousse la carriole dans la cave de la maison, perpétuellement rafraîchie par une source glacée. Demain, Cili et

Thazi l'en sortiront pour aller vendre le poisson au marché d'Aji... Non : demain sera *différent*. Thazi le sent. C'est plus qu'un désir — c'est une certitude : déjà, maintenant, c'est différent... L'atmosphère est chargée de sourdes menaces.

Thazi se lave les bras, les jambes et le visage dans la source glacée, se frictionne vigoureusement afin de chasser d'elle toute odeur de poisson. Sa robe en est imprégnée. Cili aura peut-être lavé son autre robe ?... Elle n'a pas vu de linge étendu dehors. Pourtant aujourd'hui était jour de lessive... C'est pour échapper à cette corvée que Thazi a quitté la maison. Pas de lessive ? Etrange dérogation aux habitudes...

Pleine d'appréhension, Thazi monte dans la pièce humide et obscure du rez-de-chaussée. Elle y trouve Shal qui marche de long en large, grommelant, tête baissée. Cili n'est pas devant la cheminée, à préparer la sempiternelle soupe de poisson. Aucun feu n'y brûle. L'air sent la terre et le froid. Quelque chose ne va pas.

Shal se tourne brusquement vers Thazi :

— Cili t'a appelée tout l'après-midi. Où étais-tu ?

— A la plage, répond Thazi d'une voix hésitante. Je... je réfléchissais.

— Ah oui ? Belle manière de perdre ton temps ! Va la voir,

maintenant.

Thazi emprunte l'escalier qui monte au grenier, le coeur serré.

Cili est couchée, couverte jusqu'au menton de toutes les fourrures de la maison. Son teint est cireux, ses yeux gonflés brasillent à la lueur dansante de la lampe à huile. Une sueur grasse perle à son front, sous son nez pincé. Un filet de bave a séché à la commissure de ses lèvres.

Thazi s'agenouille près d'elle. Lentement, le regard fixe et brûlant de Cili s'écarte des solives du toit, se pose sur la jeune fille. Ses lèvres craquelées remuent faiblement :

— Ténébreuse... Tu viens déjà me chercher ?

« Elle me prend pour la Messagère de la Mort, constate Thazi. Elle délire... La fièvre des marais, ou bien... ? » Elle se rappelle Cili à midi, pérorante, autoritaire, qui l'a chassée d'un geste de la maison, comme une petite fille gênante...

Elle regagne le rez-de-chaussée, grave et silencieuse.

Shal escamote prestement une outre d'alcool de charme dans sa pelisse.

— Viens là, clappe-t-il en s'essuyant les lèvres. Assieds-toi.

Elle s'assoit de l'autre côté de la table, sur une grosse bûche de chêne-beige. La lampe à huile posée entre eux fait virevolter des ombres fantasques sur les murs de pisé. Les reflets rubis de la nuit jouent sur la fenêtre en vessie de porc-de-vase : Thazi a oublié d'installer le volet protecteur.

— Tu as seize ans, commence Shal. Tu n'es plus une gamine. (Elle opine.) Tu deviens une femme, poursuit-il, de son parler lent, syncopé. Une adulte. Comme tu le sais, on devient adulte en passant une épreuve... Moi, Cili, on a tous passé des épreuves. Tu sais cela... Alors voici une épreuve pour toi.

Un long silence. Thazi a vu juste : demain sera différent.

— Demain, reprend Shal, tu partiras à Sert. Tu iras voir Vilshis, le Mage de Sert. C'est le Mage du grand Mane Hak Sertilio. Un puissant Mage. Tu lui demanderas une potion, un talisman ou un philtre pour guérir Cili. Et tu reviendras ici avec. Tu as compris ?

Thazi acquiesce lentement. Elle aimerait dire à Shal que Cili sera morte avant même qu'elle parvienne à Sert. Mais bien sûr, Shal ne voudrait rien entendre.

Ça ne fait rien. Un grand poids vient d'être ôté de ses épaules : enfin l'occasion de fuir Fleijo lui est offerte.

Lutine

*Guerrier, Grand-Vent, Terre-Nourricière Esprits de l'eau,
du feu, du fer Devant les démons de minuit S'enfuient
sous l'OEil Rouge de la Nuit*

Les Chants de Vérité

Thazi cache mal sa joie en quittant Fleijo, ce matin. Elle n'est pas la seule : elle ressent d'une manière tangible le soulagement qui emplit nombre de villageois venus lui faire leurs adieux. Espèrent-ils que ce temps maussade s'éclaircira à présent, que la pêche sera meilleure, que les fruits mûriront ?... Les Esprits se pencheront avec bienveillance sur leur sort, puisque Thazi la sorcière s'en va !

Certains lui ont apporté des cadeaux, des provisions, des vêtements, bien plus qu'elle n'en peut porter. Shal a aussitôt proposé de garder tout cela jusqu'à son retour... On l'a abreuvée de conseils, de recommandations ; on l'a chargée de messages pour des cousins de la ville ; on lui a souhaité la protection de Vagabonde, de Traqueur-Eternel, de Terre-Nourricière et d'une foule de lares mineurs ou génies familiaux. Thazi a l'impression de partir pour le bout du monde, alors que Sert n'est qu'à cinq ou six jours de marche...

Cette impression se renforce tandis qu'elle s'éloigne sur la lande. Les messages à transmettre s'effacent déjà de sa mémoire, les conseils se délitent un à un dans la poussière du chemin. Thazi essaie de se représenter Sert, d'imaginer la grande ville qu'elle n'a jamais vue... Mais ne viennent que des visions de routes, de paysages changeants, de mer infiniment bleue... L'avenir s'ouvre devant elle, riche de tous les possibles. Une certitude demeure : elle ne reviendra pas à Fleijo.

Jamais.

Fraîche et rêveuse, Thazi foule d'un pas léger ce chemin inconnu qui s'enfonce dans la forêt — vers Sert... Midi est passé, elle n'a rencontré personne. Elle s'est arrêtée pour manger du poisson séché et boire à une source au goût de sable, sous l'oeil désapprobateur d'un crapaud-angora. Peu après, le soleil a percé la voûte des nuages, allégeant l'air et ravivant les multiples senteurs de la forêt. Depuis, il joue à cache-cache entre les frondaisons, une flaque ici, un rayon là... Crissements, craquements, chants et murmures... Règne animal, monde végétal, Thazi s'y mêle, goûte à tout, en imprègne sa mémoire. Elle sait que d'ici deux ou trois printemps, tout cela aura disparu au fond des eaux. Les poissons voleront alors entre les arbres pétrifiés, les algues pendront à la place du lierre-liane, d'énormes crabes ramperont où courent les lièvres-ratiers et des goules marines s'enfouiront dans la vase...

Ces images incongrues ramènent Thazi à une réalité plus préoccupante : où passera-t-elle la nuit ? On lui a dit qu'après la forêt, elle trouverait gîte et couvert au village d'Hitherto. Or le soleil décline déjà derrière les arbres toujours plus denses... Un instant de panique : si elle s'était trompée de chemin ? Impossible, il n'y en a qu'un seul — du moins elle n'en a pas vu d'autre. Elle a un peu gambadé, marché tête en l'air, souri aux oiseaux, mais elle a suivi le chemin. L'orée devrait bientôt poindre...

La forêt se révèle sous un jour moins idyllique. Elle perçoit des mouvements furtifs entre les arbres... Qui a produit ce long cri inhumain ? Qu'est-ce qui brille dans ces buissons ? Et ces ombres, que recèlent-elles ?...

Thazi jette alentours des regards craintifs, accélère sa marche — se retient de courir. Le chemin serpente entre les arbres... Il lui semble que, loin de la mener au village d'Hitherto, il l'entraîne vers les sous-bois les plus obscurs. Trop tard pour faire demi-tour... Les ombres s'allongent, les bruits s'assoupissent...

Un son grandit au creux du silence vespéral. Thazi s'arrête. Tendue à craquer, le souffle court, elle écoute...

Un galop. Loin devant sur le chemin. Qui s'approche. Un animal, un démon, ou...

Un cavalier.

Monté sur un lévrier arachnide, un de ces fougueux coursiers à six pattes qui sont l'apanage des maîtres des cités, le cavalier dévale le chemin comme s'il avait le feu aux trousses. Soulagée, Thazi se plante au milieu du passage.

Tête baissée, couché sur sa monture, le cavalier la cravache avec violence. Le grand chien filiforme, écumant, allonge ses foulées, vole sur la piste, fonce sur Thazi comme si elle était un oiseau qu'un coup

d'aille mettrait hors de portée.

In extremis, elle se jette dans un buisson. Le cavalier passe tel un éclair noir. Thazi s'extirpe de la soirépine, contusionnée, la peau irritée, dépitée. Il ne l'a pas vue... Si ! Là-bas — il s'est arrêté. Il revient vers elle au petit trot. Le lévrier souffle, mufle au ras du sol. L'homme qui le monte est altier, tout de noir vêtu. Son habit a la soyance de la richesse, ses bottes sont en cuir fin de Torien, son masque de course est incrusté de pierreries. Sur sa large poitrine, le Doigt Vert se balance au bout d'une chaîne d'or. Un Mane sûrement, un gent de cour pour le moins... Peut-être le Mane de Sert ?

Le cavalier parvient à hauteur de Thazi, qui s'incline avec maladresse et humilité. Il la toise, vacille sur sa selle. Le lévrier renifle Thazi, qui recule avec gêne. Le cavalier éclate d'un rire gras.

— Ha, ha ! Attention, paysanne. Mon lévrier aime la chair fraîche !

— Je ne suis pas une paysanne, réplique Thazi, vexée.

S'agrippant à ses rênes, le cavalier ôte son masque de course d'un geste mal assuré, et se penche vers elle. Il pue l'alcool de charme, ses joues sont rougies par l'ivresse. Cernes bleuâtres, cheveux en bataille, barbe hirsute : il paraît sortir d'une longue orgie. Mais dans ses yeux allumés par les libations, Thazi décèle une autre lueur...

— Et qui es-tu donc ? articule-t-il. Une... une sorcière ? (Il sourit, cligne de l'oeil.) Mmmh... Non, tu as plutôt l'allure d'une fée, hein ? (Il tend une main vers elle, caresse son menton. Ce geste le déséquilibre — il choit lourdement à terre.) Ha, ha ! Une petite lutine de la forêt ! Tu ne vois pas souvent de vrais hommes, alors ?

— Je vais à Sert, déclare Thazi, ignorant la moquerie. Est-ce le bon chemin ?

— S-Sert ? J'en viens. Ce n'est pas une ville passionnante. Les femmes y sont trop fières. Moi, j'aime les filles farouches et timides... Comme toi, jolie lutine, ajoute-t-il, un sourire torve au coin des lèvres.

— Ne me touchez pas, le prévient Thazi. Ou sinon...

— De quoi ? De quoi ? Des menaces ? Sais-tu, petite effrontée, à qui tu t'adresses ? A un Sertilio ! La famille qui règne sur Enlall ! Tout le pays lui obéit ! Hommes, femmes, animaux ! Il me suffit d'un geste, et mon lévrier ne fait de toi qu'une bouchée. Ce serait dommage pour ton petit corps adorable, n'est-ce pas ? Vraiment dommage...

Il tend la main vers les lacets qui ferment la robe de Thazi. Elle frémit, ne sachant que faire : sans aucun doute, c'est le Mane de Sert, qui règne sur toute la contrée jusqu'à Fleijo... C'est aussi un homme ivre, qui veut accomplir un acte interdit, puni de mort. Mais sans témoin, loin de tout — qui peut l'en empêcher ?

— Ne me touchez pas, répète-t-elle faiblement, en écartant la main fouineuse.

Le Sertilio ricane. Ses yeux flamboient, la coquille de sa culotte se gonfle de désir. Il arrache brutalement les lacets. La robe de peau s'ouvre, seulement maintenue aux épaules. Thazi ne porte rien dessous... Le regard de l'homme chavire.

— Tu en meurs d'envie, rauque-t-il.

Avec un grognement, il l'attrape par la taille, dénoue fébrilement sa coquille pelvienne. Thazi se débat. Il l'envoie bouler dans l'herbe, se jette sur elle, l'immobilise, écarte ses cuisses blanches et fermes.

— Non ! crie Thazi. Monstre !

Il écrase sa grosse main sur sa bouche, pétrit son sein de l'autre. Son sexe cherche à la pénétrer. Il halète, indifférent aux coups qu'elle lui assène.

La panique submerge la jeune fille. Un éclair brûlant jaillit de son crâne, une fulgurance y explose, l'aveugle. Très loin, il lui semble entendre un hurlement dément. Confusément, elle sent ce poids, cette chaleur bestiale se retirer d'elle. L'air frais du soir adoucit son corps meurtri. Sa tête n'est plus qu'une boule de souffrance, où toute pensée, toute émotion sont anéanties. Des phosphènes dansent devant ses yeux, des soleils pourpres éclatent...

La conscience et la vue lui reviennent peu à peu. Elle distingue un visage — un visage hideux, démoniaque. La peau a fondu, coulé le long des joues, formé des plis gras sous le menton, hérissé de poils revêches. Les yeux exorbités, les lèvres exsangues et molles, rétractées sur des chicots noirs. Les cheveux tel un crin rêche, le corps tordu sous la cape, le sexe comme un poisson mort...— Sorcière..., éructe l'être d'une voix caverneuse.

Le lévrier pousse un hurlement déchirant.

« Ça a recommencé », réalise Thazi. La petite fée — la *démone*... Epouvantée, elle s'enfuit droit devant elle, court dans le sous-bois en proie aux ombres du soir, court à perdre haleine, court... A bout de forces, elle se laisse choir contre un gros orme-à-charmes, au coeur de la forêt primitive. Son poing crispé serre le Doigt Vert protecteur, arraché au Mane dans la lutte.

La nuit s'étend sur le monde, déploie autour de Thazi son cortège de folie.

Epreuve d'adulte

*Mes poissons que tu as pourri Mon père, la soeur que tu
m'as pris Leur rendras-tu jamais la vie ? Je t'implore, OEil
Rouge de la Nuit*

Les Chants de Vérité — variante de la région de Sert

L'aube verte et vaporeuse annonce un jour torride. C'est un signe que Sende reconnaît. Dès les premiers rayons du soleil, il est parti à l'orée du bois biner son champ de pois rampants. C'est la saison où ces pousses fragiles ont besoin de soins et de surveillance : il faut les empêcher de s'emmêler, ramper vers des terres incultes ou dans les bois dont la végétation les engloutirait. Sende se demande comment font les gens de Torien, avec leurs champs immenses. Quant à lui, il aurait dû rester chasseur, au lieu de vouloir imiter ses voisins du nord... La tête pleine de pensées agricoles, Sende est absorbé à dénouer un pied qui en a étranglé un autre pendant la nuit. Il n'entend pas le froissement d'herbes et de broussailles écartées, dans la forêt qui borde le champ. Grommelant des remontrances à ses légumes folâtres, il ne perçoit pas davantage le bruit mou de pas s'enfonçant dans la terre meuble, sillonnée de surgeons.

Une ombre s'étire jusqu'à lui, recouvre la touffe de pois constellée de fleurs blanches. Accroupi, Sende sursaute, perd l'équilibre. Une jeune fille se tient devant lui. Sale, hirsute, hagarde. Ou plutôt — une *créature* à l'apparence de jeune fille...

Sende lâche un cri sourd, trébuche et veut s'enfuir — la jeune fille tend vers lui une main implorante. Ses lèvres remuent, aucun son n'en sort. Le paysan hésite, la dévisage. Pour une succube, elle semble

assez misérable : sa robe de fourrure est déchirée en maints endroits, sa chevelure ébouriffée est mêlée de débris végétaux, des larmes taries ont tracé des sillons de crasse sur ses joues. Si une étincelle luit dans ses yeux noirs, c'est plutôt celle de la peur que le feu démoniaque de la possession...

— Qui es-tu ? interroge Sende, soupçonneux. D'où viens-tu ?

— Thazi, souffle la jeune fille. Je viens de Fleijo. Je suis... si fatiguée...

Elle vacille... porte une main tremblante à son front. Ses yeux se révoltent — elle s'écroule dans les pois rampants, qui agitent leurs tentacules fleuris.

— La journée commence bien, bougonne Sende.

Quelque chose brille sur la poitrine à moitié découverte de la jeune fille... Un Doigt Vert. Une Manoise, c'est une Manoise, pense Sende aussitôt. Seuls les gens des manoirs ou les marchands les plus riches portent ces pierres rarissimes... Mais la saleté, la robe de lièvreratière déchirée... Apanages du pauvre ! Interloqué par cette apparente contradiction, Sende décide d'emmener la jeune fille chez lui : sa femme saura de quoi il retourne. Elle a toujours une explication pour tout.

*

**

— La chasse a été bonne ? s'écrie Loni, ironique, en voyant du pas de sa porte arriver son mari, plié sous le poids de Thazi inconsciente.

— Ne te moque pas, femme, et fais chauffer la soupe et de l'eau, grogne Sende.

Il monte au grenier, ahanant dans les marches raides, et dépose Thazi sur son propre lit.

— Vagabonde ! chuchote Lani qui l'a suivi. Une sauvage. Une sorcière peut-être ! (Elle esquisse un geste de conjuration.)

— Ça m'étonnerait, rétorque Sende. Regarde, elle porte un Doigt Vert.

— Oh ! C'est une Manoise, alors !

— C'est ce que j'ai cru, mais ses vêtements...

— N'as-tu pas compris ? Vois comme elle est jeune ! Elle est en train de passer son épreuve d'adulte !

— Ah oui, opine le paysan, son épreuve d'adulte, bien sûr...

Thazi le leur confirme un peu plus tard, après avoir été ranimée avec des vapeurs de menthe rouge, nourrie et lavée par Loni, qui n'a cessé de s'extasier sur son beau corps de Manoise, sur sa peau si blanche et fraîche, et de s'excuser de la pauvreté de leur logis. Thazi n'a pas osé la décevoir : elle s'est retenue de lui dire que là d'où elle vient, leur maison serait la plus riche du village... Il n'est pas

déplaisant d'être traité pour une fois comme une Manoïse.

Du coup elle leur raconte une histoire aux trois quarts inventée, s'imaginant dans la peau d'une véritable Manoïse de Sert. Elle répond évasivement aux questions d'une assistance en nombre croissant, assise en rond au pied du lit duquel Loni ne la laisse pas descendre, tant qu'elle ne la juge pas complètement remise. « Bientôt, suppose Thazi, tout le village sera rassemblé ici, et mon aventure deviendra une légende locale... » Elle appréhende de reconnaître quelqu'un qui soit déjà allé à Fleijo — et qui la dénonce comme la fille du pêcheur Shal Brazil...

— N'as-tu pas dit venir de Fleijo ? se rappelle justement Sende.

— Si, cela faisait partie de mon épreuve... Je devais suivre les pêcheurs, pour bien comprendre d'où vient le poisson que je mange, au manoir de Sert.

Et chacun de commenter la sagacité des hautes gens du manoir... tandis que Thazi frissonne à ces douloureux souvenirs : Fleijo, le poisson, sans cesse, l'odeur du poisson, le goût du poisson, des rêves de poissons ! Mais tout cela est révolu...

— Alors, s'écrie Loni, tu as passé la nuit dans la forêt !

Murmures d'effroi dans l'assistance : « Toute la nuit ? Seule ? Dans la forêt ? »

Thazi hoche la tête, le regard vague. Maintenant, dans la chaleur poussiéreuse de ce grenier surpeuplé, sa nuit passée lui semble onirique. Elle ne sait plus, parmi tout ce qu'elle a vu, entendu, ressenti, ce qui était réel ou cauchemar — pour autant qu'il y ait eu une différence... Elle se souvient *de, formes*, d'ombres pourpres qui dansaient dans la lumière sanglante, de regards chuchotants qui la suivaient dans les ténèbres, d'émotions glacées qui comprimaient son cœur, fléchissaient sa volonté... Elle se souvient d'un monstre qui a tenté de la violer — a-t-il vraiment existé ? Elle en tremble encore. Caresse, par un réflexe acquis déjà, le fragment de pierre verte en forme de doigt, froid entre ses seins. Aurait-elle survécu dans cela ? Serait-elle encore elle-même ?

Son regard se voile, sa mémoire se rétracte à revoir cette nuit terrible. Avisée, Loni fait évacuer la foule, prétextant la faiblesse de la Manoïse épuisée. Thazi l'en remercie d'un sourire. « Je m'en suis bien tirée, pense-t-elle. Mon masque a tenu... »

Ainsi soignée, respectée, entretenue par la femme de Sende prodigue de gentillesse et de dévouement, Thazi passe l'un des meilleurs moments de son existence. Doux instants qu'elle aurait aimé prolonger... Mais une énergie nouvelle l'emplit étonnamment vite, ainsi qu'une lucidité accrue. Son épreuve ne s'arrête pas là : elle doit fuir encore...

Car elle se souvient à présent. Son esprit a extrait des éléments

de réalité de ce long cauchemar nocturne : ce monstre sur le chemin... C'était sans doute le Mane de Sert ou un proche parent, et il a *vraiment* tenté de la violer — c'est *elle* qui l'a changé en monstre ! Il doit être à sa recherche maintenant. Peut-être chemine-t-il vers ce village, à la tête d'une troupe de soldats, décidé à la tuer... Thazi n'a pas un instant à perdre : elle doit fuir Hitherto, quitter la région de Sert, partir loin, loin, là où nul tueur ne pourra jamais la retrouver... Mais où ?

Elle rejoint Loni qui nourrit les porcs-de-vase, au bord de l'étang fangeux.

— Ne t'approche pas, Manoise ! s'écrie Loni. C'est dégoûtant, par ici.

— J'en ai vu d'autres, sourit Thazi. (Si elle savait... les poissons pourris dans la cale...) Justement, je dois achever mon épreuve d'adulte. Dis-moi, connais-tu bien le Mane de Sert ?

Loni fait un signe de dénégation, puis jette aux gros animaux gris, lisses et gras qui vagissent dans la boue de l'étang, son dernier baquet de fanes et pourritures diverses dont ils raffolent. Elle décolle avec un chuintement ses bottes craquelées de la vase et monte rejoindre Thazi sur l'herbe.

— Il se peut que je l'ai déjà vu, précise-t-elle. On voit souvent passer des lévriers sur la route. Comment est-il ? Est-ce un bel homme ?

— Il passe beaucoup de... hautes gens sur la route ? interroge Thazi, ignorant la question. En est-il venu récemment ?

— Oh, oui ! Tous les Mânes s'agitent beaucoup en ce moment, avec ce grand bateau qu'ils construisent.

— Quel grand bateau ?

— Eh bien, la grande nef de Segall ! Ils ne parlent que de ça !

— Ah oui... j'avais oublié, se rattrape Thazi, consciente de son ignorance. Entre Manoises, on n'en parle pas tellement...

Voilà une information capitale ! Un grand bateau, à Segall... Peut-être une voie de salut ? Elle aurait aimé questionner Loni davantage — mais craint d'éveiller ses soupçons. La femme de Sende semble une mine de connaissances sur la vie et les projets des Mânes... Combien en a-t-elle eu dans son lit ? se demande-t-elle avec amusement, comparant les traits gracieux de la jeune paysanne à la figure bourrue de son mari.

— Loni, je dois partir... Sinon on va s'inquiéter, à Sert.

— Tu es sûre d'aller mieux, belle Manoise ? Tu ne veux pas passer la nuit ici ?

— Oh ! non, je... je dois vraiment être à Sert ce soir.

— Mais tu ne peux pas partir avec ce vêtement déchiré !

— Je n'en ai pas d'autres... Je veux dire, tous mes habits sont à Sert.

— Alors viens, je vais te donner l'un des miens. J'en ai de jolis... Moins beaux que ceux que tu as à Sert, bien sûr, mais...

Dans ce « mais » perce le dépit de Loni de n'être pas elle-même une Manoise... Ce n'est certainement pas faute d'avoir essayé, en s'attirant bonnes grâces et faveurs des hautes gens qui passent à sa portée. Quel qu'en soit le sexe, comprend Thazi alors qu'elles sont toutes deux dans le grenier rayé de soleil, étouffant de chaleur, devant un coffre rempli de vêtements comme peu de paysannes en portent. Dédaignant les robes chamarrées, Loni couve d'un regard brûlant le corps blanc et fin de Thazi, s'attarde sur la rondeur d'un sein juvénile, l'étroitesse de la taille, la ferme plénitude d'une fesse, le galbe fuselé d'une cuisse... Sa main rejoint son regard, d'abord timide puis s'enhardissant, souligne les courbes, les creux, titille une pointe brune, s'insinue au milieu d'une noire toison... Mi-curieuse, mi-joueuse, Thazi laisse agir Loni — dont les lourds vêtements, une fois ôtés, découvrent un corps surprenant de grâce et de souplesse.

Toutes deux s'allongent sur le vaste lit, où Thazi tente de rendre — maladroitement — les caresses qu'elle reçoit, qui éveillent en elle une douce chaleur...

— Ne bouge pas, souffle Loni entre ses cuisses. Laisse-moi faire... Elle joint sa langue à ses mains, et des ondes étranges parcourent le corps de Thazi, en vagues de plus en plus serrées qui la font s'arquer, haleter... Elle se raidit soudain, sentant monter en elle une flamme palpitante. Sa dure démonsse intérieure se réveillerait-elle ?... Mais non, son Doigt Vert la protège maintenant, une telle horreur n'arrivera plus... Loni relève la tête, étonnée :

— Tu es vierge ? murmure-t-elle. On ne t'apprend donc rien, au manoir ?

Thazi élude la question d'un soupir gémissant, qui incite Loni à continuer... Confiante, elle s'abandonne à sa volupté, rend d'un geste plus sûr ces caresses intimes, et se laisse emporter sur la houle ardente du plaisir...

Plus tard, alors qu'elles reposent, assouvies, enlacées, la main de Loni s'attarde sur les seins de Thazi, joue avec cette pierre verte au bout de sa chaîne d'or. Loni pousse soudain un cri de surprise.

— Tu as une marque !

— Où ?

— Ici, juste sous ton Doigt Vert... Une marque sur ta belle peau blanche, toute vilaine et boursouflée !

Des créatures rôdent dehors

Nos nuits de crainte, nos jours hagards Nos rêves
changés en cauchemars
Aucun refuge, aucun répit
Par-dessous l'OEil Rouge de la Nuit

Les Chants de Vérité

Cours, cours !...

Dans le pourpre naissant, les démons se réveillent, et nul ne t'ouvrira sa porte. Le soleil a fui, tes esprits t'abandonnent. Tu talonnes ton lévrier qui hurle — tu te sens poursuivi. Noir et blanc, le visage de la sorcière — là sur ton épaule. Tu cries, la peur te dégrise, l'horreur t'enlace...

... Cours, cours !...Ecarlates dans la nuit, les démons te poursuivent. Tu entends leurs souffles écoeurants, tes tripes se nouent, t'étranglent. Tu rejoins la mer — flots de sang clapotants, étincelants... Des millions de regards — les yeux hagards de tes victimes...

... Cours, cours !...

Rouge dans ton esprit, bouillons de lave — tu baves. Ton lévrier s'emballe, ses six pattes martèlent le chemin, écrase les ombres qui te frôlent, franchit des gouffres où tu tombes — ta tombe. Spirales de temps, râles du vent — tu gémis sur ta vie...

... Cours, cours !...

Ta monture vermeille a une allure féline — elle est un pannchat... qui cherche à t'égorger. Les arbres te lacèrent, les animaux se changent en monstres furieux... De l'aide, il te faut de l'aide. Ta panique te dévore, démone insidieuse...

Tu traverses un village écrasé par un léviathan de nuages — ni espoir ni réconfort. Chaque fenêtre est un puits sans fond, chaque

porte un nid de tourments. Tu captes tous leurs cauchemars, qui brouillent ta vision, torturent ton esprit. Ton propre visage te fait face, hideux. Ton lévrier le dévore mais il repousse, sans cesse, sans cesse... Tu hurles, à l'unisson avec la bête — les gens tremblent au fond de leur lit — aucune porte ne s'ouvrira pour toi.

Tu es un démon, rouge et ricanant — et tu cours, cours dans la nuit ondoyante...

... Cours...

*

**

Mais le jour viendra, le soleil se lèvera, il chassera les créatures de la nuit, il rétablira le monde. Le manoir sera encore là, fier et noir, dominant Segall, dominant les flots verts du port, dominant les épreuves du temps. Ses gardes perspicaces reconnaîtront peut-être Lahil Sertilio leur Mane craint et respecté, malgré son pas tordu et son dos voûté, malgré sa voix rauque — grâce au masque de course incrusté de gemmes... Il a fait une mauvaise chute penseront-ils, s'il buvait moins aussi... Et ils s'écarteront pour le laisser entrer dans le manoir... Oh ! oui, le jour viendra...

— Est-ce bientôt le jour ?

— Il est midi passé, répond le Mage Enguil, pour la troisième fois.

Lahil Sertilio réagit enfin : il se redresse sur son lit, fixe le Mage à travers la cagoule d'étoffe épaisse qui couvre sa tête.

— Alors j'ai survécu ? J'ai vraiment voyagé toute la nuit ?

— Certainement, répond Enguil. Votre lévrier est mort d'épuisement.

— Mon lévrier... Quelqu'un a-t-il célébré le rituel ? A-t-il été guidé vers Ténébreuse, vers l'Esprit des Lévrieriers ?

— Je m'en suis chargé moi-même, le rassure le Mage. (Un silence — puis il repose la question qui l'intrigue, espérant cette fois obtenir une réponse cohérente :) Mane... Qu'avez-vous fait de votre Doigt Vert ?

Lahil Sertilio tâte son cou ridé, semé de furoncles.

— La sorcière me l'a volé. Elle m'a jeté un sort... Regarde.

Il va pour soulever sa cagoule — le Mage l'arrête d'un geste.

— Je sais, dit-il — un frémissement dans la voix. C'est moi qui vous ai mis cette cagoule... de peur qu'on ne vous surprenne.

— Ça t'effraie, hein ?

Enguil acquiesce, déglutit avec peine.

— J'espère que tu pourras arranger ça.

— C'est un sort très puissant... Je ne suis pas sûr de réussir...

— Tu as *intérêt* à réussir ! Il me plairait que, de temps en temps, tu sois à la hauteur des talents de feu ton père !

« La sorcière aurait dû aller jusqu'au bout, pense Enguil avec colère. Briser sa forme humaine, son esprit retors... et son titre de Mane. En faire une bête errant à jamais dans la forêt ! »

— Je dois étudier cela de plus près. J'ai besoin de lumière...

Il se dirige vers la fenêtre, obturée par de lourds volets de mica.

— *Non !* rugit Lahil. Des créatures rôdent dehors — n'ouvre pas !

— Mais il fait jour ! Le soleil brille !

— Qu'importe ! Elles sont là, tout le temps. Je les *sens* !

Serrant les dents, Enguil enlève la cagoule de Lahil, examine son visage ravagé, comme fondu... Cette bouche sans lèvres aux dents noircies, ces cheveux rêches et gris comme du crin, et ces yeux — surtout ces yeux exorbités, où danse une lueur maléfique... Une crainte sourde se love en l'esprit d'Enguil : sa science, il le sait, est impuissante contre les effets de l'Etoile Rouge.

Lahil remet sa cagoule.

— Désenvoûte-moi, intime-t-il.

— Je ne suis qu'un Mage, gémit Enguil. Je ne possède pas très bien cet art. Il me faudrait l'aide d'un sorcier de Shact pour...

— Jamais ! Cette sorcière venait de Shact, j'en suis sûr. Il faut déclarer la guerre à Shact ! Se débarrasser une bonne fois de cette plaie !

— Vous n'y songez pas, Mane ! Ils ont une telle puissance... Et puis vous avez d'autres projets : la nef...

— Transformons-la en vaisseau de guerre !

— C'est impossible, soupire le Mage.

Sa crainte se précise : Lahil Sertilio se comporte comme un possédé... Il frémit à l'idée de voyager sous l'autorité de ce monstre — maître absolu à bord, à la tête de trois mille sujets isolés sur un vaisseau dément, au milieu d'Immense-Océan... Alors lui vient cette intuition : « Lahil va échouer... Nous entraînera-t-il dans sa perte ? »

Fille de la mer

Ils connurent l'ère du feu et du fer
Et la protection de la Pierre
Pourtant nos ancêtres ont péri
Par-dessous l'OEil Rouge de la Nuit

Les Chants de Vérité

L'homme est taciturne, et Thazi s'en réjouit, car elle n'a pas envie de raconter encore des histoires. Elle a besoin de réfléchir à ce qui l'attend. Dans l'immédiat, elle va certainement passer une nuit tranquille chez cet homme qui a bien voulu l'emmener dans sa charrette, après un accord rondement conclu par Loni, sa nouvelle amie d'Hitherto. Thazi sourit à l'évocation de la jeune et fougueuse paysanne qui lui a révélé les secrets de l'amour... d'un amour particulier. Ainsi Thazi n'est plus vierge — sans les rites et cérémonies qui, dans son village, accompagnent toujours ce changement de statut social. Tant mieux ! Toutes ces traditions sont un boulet pour elle — un boulet qu'elle a laissé à Fleijo, parmi les cendres froides de son passé.

Bercée par une mélancolie douce-amère, elle contemple le déploiement grandiose du soleil couchant, depuis le sommet de la colline que la lourde charrette a peiné à gravir, tirée par un vieux cheval poussif et tonnelé. Thazi est assise à l'arrière, adossée contre des sacs de grain et de farine, face aux rayons obliques et dorés du soleil, filtrés par les arbres en contrebas. La charrette cahote dans le chemin sableux. L'air embaume et bruisse... Une soirée si douce... « Pourquoi suis-je triste ? De tels moments sont rares... Pourquoi gâcher celui-ci avec des souvenirs déjà flétris ? » Shal, Cili, le village — ils

sont loin, bien plus loin que la distance qui l'en sépare. Non, ce ne sont pas les souvenirs qui troublent la quiétude du soir. Thazi appréhende l'avenir — cet avenir incertain, insaisissable, qui bée devant elle, prise jusqu'alors dans les rets de routines et d'habitudes immuables.

Peur, joie, tristesse, inquiétude... Thazi tente d'opérer un tri parmi ce magma d'émotions contradictoires. Mais elles sont comme des flocons de rêves... qui fondent quand elle croit les saisir. L'avenir... Segall, la mer, la grande nef... La foule — sûrement la foule, unie, compacte, solidaire, tendue vers un seul but. Et elle, l'étrangère, la fugitive... En sera-t-il ainsi ? Toujours ?

Thazi se hisse sur les sacs, cherche une position plus confortable. Devant, le paysan ne se retourne pas, ignore son existence. « Il me méprise, comprend-elle. Pour lui, je suis une fille de la ville, ignare et futile. Sans doute jouit-il lui-même d'un certain pouvoir : Manille de son village par exemple... Et je représente un pouvoir supérieur, qui pour une fois a besoin de son aide. Lui n'a sûrement jamais demandé l'aide de personne... Un homme fier, cet Hultull, qui ne se plie pas sans mal à l'autorité du Mane... »

Comment décèle-t-elle tout cela ? En observant le large dos voûté du paysan..., en se rappelant son attitude lors de leur rencontre, la manière dont il a regardé son Doigt Vert... Elle *sait* que son observation est juste, que Hultull est réellement ainsi.

Thazi caresse le pendentif entre ses seins, le soulève de sa peau à laquelle il adhère, collé sans doute par la sueur et la poussière. Elle ressent alors un picotement, qui diffuse le long de son sternum et lui donne la chair de poule. Puis une démangeaison... Elle examine la pierre polie avec surprise. Sa démangeaison se fait irritante... Elle lâche le Doigt Vert qui se colle à sa peau avec une quasi-volupté. Le picotement cesse aussitôt. Thazi renoue le fil de ses pensées, le long duquel elle chemine comme sur un sentier tortueux.

Devant elle, la mer : immensité de bronze en fusion, qui lèche l'horizon... Rassérénée, elle aspire à pleins poumons les effluves d'iode et d'embruns, guette au-delà des murmures du soir le souffle infini d'Immense-Océan. « Je suis fille de la mer, réalise-t-elle. Ces terres touffues ne m'apportent qu'angoisse et confusion. »

Hultull doit ressentir la même affinité, la même urgence : il se redresse, excite son cheval qui se lance dans un trot pesant, ses queues battant rythmiquement ses flancs. L'homme se retourne, lance à Thazi une grimace qu'elle traduit comme un sourire.

— Nous arrivons à Golgol, annonce-t-il.

Déjà plongé dans la pénombre, le village se niche au pied des dunes parsemées de soirépine, que la charrette dévale en suivant de profondes ornières. Les buissons s'ouvrent au crépuscule, bouquets

pastels parmi les dunes. Dans l'été, ces fleurs épanouies se transformeront en gros fruits appétissants — qui sont des poisons mortels. Les traîtrises de Terre-Nourricière, songe Thazi. Décidément, elle préfère les défis francs d'Immense-Océan...

*

**

Elle est accueillie à bras ouverts par Goola, la femme de Hultull, une grosse dame joviale qui sent le poisson, comme beaucoup de femmes sur la côte. Une autre personne vit là aussi : Gouil, un garçon fluet, qui pose sur Thazi un regard brillant, sombre et lointain. Il est laid, taillé à coups de hache ; ses oreilles semblent avoir été tirées durant toute son enfance ; ses cheveux ont la couleur et la texture de la vieille paille, mais son regard est si intense qu'il estompe sa laideur. Hultull le présente comme son aide et commis, venu d'un village voisin lui donner le coup de main pour la saison de pêche.

Thazi l'observe à la dérobée pendant le repas. Chaque fois que leurs regards se croisent, il rougit et détourne les yeux. Réserve ? Timidité ? Il ne desserre pas les lèvres, sauf pour ingurgiter la sempiternelle soupe de poisson que Hultull et Goola engloutissent avec force soupirs et clappements.

A l'aise dans son logis, Hultull devient plus expansif : il parle de ses affaires, du marché conclu à Hitherto, des nouvelles glanées au cours de son voyage. Goola ne l'écoute pas, ramène sans cesse la conversation sur Thazi : comment est Sert, comment vivent les Mânes, que mangent-ils, est-ce qu'une belle robe comme la sienne (donnée par Loni) coûte aussi cher qu'on le dit... ? Son Doigt Vert oblige Thazi à raconter de nouveau des histoires. Rodée, elle se contente de broder sur celles qu'elle a narrées ce matin chez Loni.

Heureusement, la soirée est brève et ses hôtes prennent vite congé. En tant que Manille du village, Hultull possède une grande maison : Thazi dispose d'une pièce pour elle seule, close, chaude, d'un confort douillet qui l'enchant. Elle en profite longuement : se roule sur le tapis en laine de Torien, s'ablutionne dans l'eau tiède du bassin, joue avec les tentures des murs, rebondit sur le lit épais... Son plaisir est un peu gâché par la face de gnome de Gouil qui l'obsède. Bah, quelle importance ? Demain il sera sorti de sa vie... Elle préfère penser à Loni, sa douce amie d'Hitherto, qui lui a révélé les arcanes d'un plaisir brûlant... Voyons, comment faisait-elle avec ses doigts légers ?... Comme ça, oui...

Allongée sur ce lit voluptueux, Thazi commence à se caresser — est interrompue par un grattement léger à la porte. Gouil, devine-t-elle. Immense-Océan ! Que faire ? Il est si laid ! Son coeur bat la chamade. Devra-t-elle encore repousser les assauts d'un obsédé sexuel ?

— Thazi, souffle Gouil à travers la porte. (Elle croit percevoir son nom au creux de son oreille.) Ce n'est pas ce que tu penses. Laisse-moi entrer, s'il te plaît.

Quel est ce prodige ? Comment peut-il chuchoter dans son oreille, alors qu'il est derrière la porte ? Désorientée, Thazi rajuste sa robe et lui ouvre. La laideur du garçon la fait tressaillir.

Il lui glisse un regard entendu, qui coule jusqu'au fond de son esprit. Elle a l'impression d'être mise plus à nu que s'il lui avait arraché sa robe..., comme s'il *savait* ce qu'elle s'apprêtait à faire, en toute intimité. Elle rougit sous ce regard scrutateur — qu'il détourne heureusement.

— Tu n'es pas une fille de Mane, déclare-t-il, fixant le tapis.

Thazi ne sait que répondre.

— J'ai vu un Mane la nuit dernière, continue Gouil. Il courait comme un démon sur son lévrier. Sous son masque de course, il ressemblait à un démon.

L'homme qui l'a agressée dans la forêt, se rappelle Thazi. Il est venu par ici !

— Etait-ce... le Mane de Sert ?

Le garçon lui jette un coup d'oeil.

— Je ne sais pas. En tout cas, tu l'as bien arrangé !

Mais comment peut-il savoir ?

— Et toi, qui es-tu ? lui demande Thazi, saisie d'appréhension. (Le tueur, le tueur lancé à sa poursuite...)

Gouil la dévisage longuement, en silence — si longtemps que Thazi fond de confusion. Une flamme se réveille en elle, prend de l'ampleur... Une flamme qu'elle connaît, qu'elle redoute...

— *Arrête !*

Gouil hausse les épaules, se met à fouiller l'habit informe et incolore qui le vêt. Il en extrait une boîte oblongue, finement gravée, incrustée de gemmes symboliques : le genre de boîte où les Mages gardent leurs plantes précieuses. Celle-ci contient des racines, grisâtres et torsadées. Gouil en prend une, l'enfourne dans sa vaste bouche. Il tend la boîte à Thazi, l'invite à se servir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des racines de soirépine. Ça aide à voir clair.

— Mais c'est un poison !

— Les fruits, pas les racines. Tu devrais essayer.

Il lui sourit, révélant ses dents noires et rongées.

Un jus gris perle à la commissure de ses lèvres. Thazi secoue la tête, dégoûtée.

— Tu es troublée, insiste Gouil. Ces racines t'aideraient dans ton voyage à bord de la grande nef de Segall. Tu me donnes ta pierre ?

— Ma pierre ? Certainement pas ! (Thazi ferme une main

protectrice sur son Doigt Vert, doux et chaud entre ses seins. Elle préfère changer de sujet.) Que sais-tu de la nef de Segall ?

— Tout ce qu'on peut en savoir. Un petit bout, alors. Donne m'en un fragment. J'en ai besoin pour mes expériences.

— Quelles expériences ?

— Fais voir ta pierre.

— Non !

Thazi recule, serrant son Doigt Vert. Elle le sent palpiter dans son poing. Gouil tend la main..., la laisse retomber.

— Je vois, soupire-t-il. Ta pierre t'a saisie, Thazi.

— Que veux-tu dire ?

— Accepterais-tu que je t'accompagne ?

— Non ! Je n'ai besoin de personne.

— Rien de moins sûr, sourit Gouil.

Il s'assoit sur le tapis et se met à osciller d'avant en arrière, en mâchonnant sa racine. Une sorte de mélopée gutturale s'échappe du fond de sa gorge. Ses larges oreilles remuent au rythme de sa mastication. Le spectacle qu'il offre pourrait prêter à rire, mais ce garçon inquiète et fascine Thazi, tant par sa laideur que par son étrange don de clairvoyance.

Il lève sur elle ses yeux gris — elle tressaille, comme si ce regard la palpait avec lubricité.

— Mes racines aident à voir clair, répète-t-il.

— Je n'ai pas besoin de tes racines pour voir clair ! s'emporte Thazi. Et maintenant sors de cette chambre, et de ma vie aussi !

— Bien, bien, soupire Gouil.

Il se lève, titube jusqu'à la porte. Avant que Thazi ne la claque sur lui, il passe la tête et lui lance :

— Bientôt tu me supplieras d'être à tes côtés.

Le Dieu qui se fige

Il est isolé sur une large plaque de banquise, flottant sur une eau noire et lisse comme un miroir. Autour de lui, des icebergs aux teintes mauves se dressent majestueusement dans le ciel cramoisi. Au loin, dans les brumes violines du Nord, la nef semble un iceberg fantôme, à peine plus découpé. Stagnation. .. Dans le ciel, deux soleils rouges immobiles : l'un énorme et boursoufflé, l'autre vif et perçant comme une aiguille. Silence... ponctué des crisements de la glace... Il est seul.

Seul au bord du monde — ou déjà dans l'Autre Monde — seul sur la glace, il tremble. Les deux soleils rouges le regardent en clignant. L'eau noire se trouble. Des mains émergent de l'onde, saisissent le bord de la plaque de glace. Bleues translucides comme la glace — les mains se hissent.

Lahil Sertilio hurle et brise le rêve. Il s'assoit dans son lit, hagard. Autour de lui, le silence est lourd, l'obscurité intense. Peu à peu, des bruits, des formes viennent à sa conscience, où s'évaporent les brumes du rêve. Il entend la respiration d'Enguil, son Mage, qui dort tout près. Il distingue les plis du voile qui ferme son lit. Il écoute...

La respiration devient plus ample. On dirait qu'elle se dédouble... Une autre s'y mêle. Les plis de soie bougent, se brouillent... Une ombre se profile au-delà..., puis une seconde — le voile s'écarte.

Pas ici !

Lahil Sertilio se recroqueville à la tête de son lit, cherche vainement le Doigt Vert à son cou.

Pas dans le manoir !

Il hurle encore. Enguil jaillit du lit voisin, se précipite sur le Mane, s'efforce de le maîtriser. Il applique son propre Doigt Vert sur le front brûlant de son maître.

— Lumière ! crie-t-il.

Une garde entre aussitôt, muni d'une torche. Il court d'un chandelier à l'autre, puis ressort avec sa torche, sans un mot ni un regard.

Lahil Sertilio s'est effondré dans les bras d'Enguil, l'oeil vague, le souffle court. Le Mage maintient fermement sur son front le Doigt Vert apaisant. La vie revient dans les yeux chassieux du Mane. Sa lippe pendante se referme, ses chairs molles tremblotent. Malgré lui, Enguil se détourne de ce visage hideux.

— Ils sont partis, murmure Lahil.

— Encore un cauchemar, Mane ?

— Oui... Pas seulement. J'ai vu deux démons... ici, dans la chambre. Je croyais qu'ils ne pouvaient entrer dans le manoir ?

— En principe non, explique le Mage avec gêne. Le manoir est protégé... Mais — hum — à cause de ce qui vous est arrivé, peut-être les attirez-vous...

— Il me *faut* une pierre verte ! (Lahil se redresse.) Celle du garde, sur son épée. Va la chercher.

— Je ne puis faire cela, Mane. Votre sécurité dépend de la lucidité de vos gardes. Si vous leur ôtez leur pierre, qui sait quel démon...

— La tienne. Donne-moi la tienne.

— La... la *mienne* ? Mais c'est imposs...

— Tu es un Mage. Tu connais la magie et les incantations pour te préserver de Chimère. Tu n'as pas besoin d'un Doigt Vert.

— Mais ma magie ne peut rien contre l'OEil Rouge de la Nuit !

— Si ta magie ne peut rien, tu n'es pas un bon Mage. Alors je te répudie, je t'expulse, et je reprends ce Doigt Vert qui appartient au trésor manoirial !

Enguil s'écarte de Lahil, serrant sa pierre dans son poing.

— Vous n'oseriez pas faire cela, Mane, dit-il d'un ton glacé.

— Je le ferai ! tonne Lahil Sertilio. Si demain au coucher du soleil, tu ne m'as pas apporté un Doigt Vert, je te répudie !

— Mais où trouverai-je un Doigt Vert ? gémit le Mage. Les réserves sont vides, et même à Sert je doute que...

— C'est une épreuve ! C'est pour toi l'unique chance de conserver ton statut de Mage, et de partir sur la grande nef. Tu as compris ?

Enguil acquiesce, tête baissée. Mais sous ses sourcils, son regard est plus noir qu'un nuage d'orage.

— A propos de la grande nef, je veux te raconter mon rêve, poursuit Lahil d'une voix plus posée. Il y a trait, et je pense qu'il recèle une révélation. Ecoute.

Il lui relate son rêve, essayant de n'omettre aucun détail. Enguil

écoute sans mot dire. A la fin, il réfléchit, pèse ses mots.

— C'est un très mauvais présage, déclare-t-il. Il faudrait que j'étudie chaque détail, mais la signification globale est celle-ci : la grande nef ira au-devant de graves dangers. Vous même courrez des risques ; peut-être la mort, ou bien une révolte, une mutinerie. Ou encore réussirez-vous à vous échapper, mais le navire disparaîtra dans le néant... et vous-même ne saurez aller bien loin. La mort vous poursuivra de toute façon.

— Et toute cette glace ? Ces deux soleils rouges ?

— C'est Immense-Océan... Le Dieu qui se fige. Qui nous abandonnera au monde chimérique.

La manta craint-elle les chimères ?

L'océan envahit leurs plaines
 Ils partirent, fuyant tant de peines
 Les démons noyèrent leurs esprits
 Dans les tempêtes rouges de la nuit

Les Chants de Vérité — variante de Segall

Thazi fait ses adieux à Hultull et Goola, sous le regard sombre de Gouil, leur étrange commis. Soulagée, elle s'en va le long de la côte, par le chemin qui serpente entre les dunes. Elle marche sous le soleil et les cris suraigus des mouettes supersoniques, dans les souffles mêlés de la mer et du vent...

Vers le milieu du jour, le ciel se couvre de nuages violacés. Le vent se tait, la respiration de l'océan s'alourdit. Le chemin se délite entre dunes et lagunes : ici la mer se faufile aux creux des terres, miroite à perte de vue. Thazi amorce des détours, des crochets, cherche une voie vers des terres plus solides. La mer monte... noie les dunes une à une, rampe dans les ravines, pousse devant elle un front d'algues chuintantes. Le brouillard tombe, et Thazi se perd...

Où qu'elle se tourne, elle ne voit que nappes d'eau grise, langues de sable détrempé. Elle tente de se frayer un passage, s'enfonce dans le coton de la brume, s'enlise dans des sables mouvants... Nul bruit, nul repère... La mer lèche et suce le monticule instable qui la porte...

Thazi prend conscience de son impuissance : rien — pas même son misérable caillou vert — ne peut la sauver de l'engloutissement, de l'emprise glauque des démons marins. Elle qui croyait bénéficier de la protection d'Immense-Océan...

Au profond de son désespoir, elle capte des rires, des murmures. Sent des présences, des regards sur elle. Aperçoit de pâles reflets qui courent sur l'eau étale. Devine des formes boursoufflées dans le brouillard...

Une silhouette s'approche. Fine et brune, elle semble exsudée par la brume. Elle danse pardessus les bras de mer. Prostrée, Thazi attend la chimère — la fin du voyage...

C'est Gouil, l'affreux gnome qu'elle a refusé pour compagnon. Il surgit parmi les mouvances et murmures de la nuée, avec son sourire torve et son regard étincelant. Il prend sa main, silencieux, l'entraîne en des chemins secrets, des sentes inconsistantes. Du bout des doigts, il semble écarter les rideaux de brume. Apparaissent quelques roseaux..., puis des buissons, des arbres, des collines.

Thazi se remémore ces mots qu'il lui a lancés — hier soir : « Bientôt tu me supplieras d'être à tes côtés »... Mais elle ne l'a pas supplié. Immense-

Océan est témoin, elle n'a supplié personne.

*

**

Ils passent la nuit à l'orée de la forêt côtière. Pendant que Thazi dort près du feu, Gouil mâchonne sans répit ses racines de soirépine.

Elle s'éveille au milieu de la nuit, entrevoit Gouil qui danse et psalmodie une mélopée atonale. Des ombres pourpres palpitent autour du feu mourant. De grands arbres-à-fil se penchent sur le bivouac. Quelque chose s'en détache et tourbillonne dans l'obscurité... Mais Thazi s'est rendormie, sa main serrant la pierre verte sur sa poitrine, emplie de sa sève.

*

**

Au long du jour suivant, ils apprennent à se connaître. Thazi apprécie la compagnie de Gouil, serviable et savant, excentrique et charmant. Sa laideur s'estompe derrière l'éclat de ses yeux gris. Sa fragilité n'est qu'apparente, car sa magie l'aide à vaincre tout obstacle. Ce voyage est comme un rêve pour Thazi...

La nuit venue, ils font l'amour — elle trouve son compagnon incroyablement beau. Une aura écarlate l'enveloppe, son regard de feu la pénètre aussi puissamment que son sexe. Alors que l'orgasme l'emporte sur sa houle ardente, elle découvre que ce n'est pas Gouil : l'être qui l'aime a des ailes de chitine, une peau squameuse et des yeux sans paupières.

Elle hurle — Gouil accourt, inquiet : il voit l'amour enflammer le ventre de Thazi, étendre ses ondes orgasmiques dans tout son corps. La pierre verte puise entre ses seins gonflés, tel un parasite gavé.

Elle se pelotonne dans ses bras, en larmes. Gouil la berce jusqu'à

l'aube, fouillant d'un regard furieux la forêt bruissante.

*

**

Le lendemain, Thazi tombe malade.

Elle progresse avec Gouil dans la prairie verte et grasse qui a succédé à la forêt. Des coteaux de fougères et de folle-bruyère les séparent de la mer. L'air est moite, épais, crissant d'insectes. Thazi tremble de fièvre, son corps est comme du plomb fondu. Chaque pas est un effort sans cesse accru... Elle finit par s'écrouler dans l'herbe, à bout de forces. C'est l'incube, le démon de la nuit dernière qui l'a empoisonnée... malgré son Doigt Vert. Elle n'ose y croire. C'était un cauchemar, préfère-t-elle penser. Un atroce cauchemar. Alors — qu'est-ce qui la rend malade ?

— C'est ta pierre, dit Gouil. Jette-la.

— Je ne peux pas... Regarde.

Le Doigt Vert s'incrute lentement entre ses seins. Il est à demi enchâssé dans sa peau, qui grumelle et rougeoit autour. La chaîne d'or pendouille, inutile. La pierre paraît vivante — tel un insecte fousisseur.

— La mer, murmure Thazi. Emmène-moi dans la mer.

Son corps est un magma bouillonnant, sur lequel surnage son esprit, étonnamment clair. Elle ressent l'attrance de la prairie, qui veut la noyer en ses herbes. Elle sait que la mer la soignera. Gouil, malgré sa forme fluette et la faiblesse de ses muscles, pourra la porter jusque là. Gouil est un sorcier, un transfuge de Shact — elle n'en doute pas, mais n'a pas peur. Plus son corps se consume, plus son esprit se détache, serein.

Le temps brûle dans le brasier du soleil... Thazi devient lumière, flotte entre deux mondes. Elle voit des visages familiers, des rivages de son enfance. Elle se replie dans la douceur amniotique de la mer... Aperçoit son corps, très loin, ballotté par la houle. Sa voix, étrangère, balbutie des mots indistincts. Son esprit vogue au-dessus des eaux.

Elle déplie ses nageoires, larges et souples, ajuste sa queue directionnelle, se hisse hors de la mer. Là-bas, ce corps est une proie facile — un appât sans doute... La silhouette lumineuse qui guette auprès ne l'effraie pas — elle n'est qu'une chimère sans poids. Reine de la mer, princesse des airs — la manta craint-elle les chimères ? Elle connaît la vérité cachée dans les légendes... L'une d'elles raconte : jadis, l'Esprit des Eaux prit la forme d'une grande manta, et emmena sur son dos l'Esprit de l'Air. Ils s'aimaient inlassablement... La manta vola si haut et si loin que ses écailles brûlèrent, blanchirent et se changèrent en plumes. Elle cria, à la manière des poissons : son cri résonna, suraigu, sous le soleil. Elle chuta vers l'océan... vers sa forme première. De peur de la perdre, l'Esprit de l'Air devint Grand-Vent, et porta à son tour la manta, au-dessus de toutes les mers, le long de

toutes les côtes. Ainsi naquit la mouette supersonique au cri suraigu, toujours entre l'eau et le vent, amie des ouragans qui l'emportent au loin...

*

**

Le vent fouette le visage de Thazi, la mer caresse son corps. Elle réintègre sa conscience... Une silhouette est penchée sur elle. C'est Gouil, son sorcier, son compagnon de route.

— Regarde, dit-il, regarde...

D'un geste empreint de sollicitude, il soulève sa tête hors de la vague. Une nausée submerge Thazi, l'amertume emplit sa bouche. Elle vomit douloureusement une chose grisâtre et gluante.

— Qu'est-ce que c'est ? s'écrie-t-elle, horrifiée.

— Mais regarde ! insiste Gouil.

Il lui tourne la tête vers le sud : là-bas, au bout de la baie, ramassée contre les collines rocheuses — la ville. Blanche et rousse au soleil couchant, surmontée de son manoir massif et noir. Thazi distingue le port — où se balancent des mâts gigantesques, une forme énorme qui fait paraître les maisons alentours comme des jouets.

Un navire géant...

Où sont les dunes, les fougères, le sable ? Que sont ces galets, ces rochers échancrés ? Comment... Une nouvelle nausée noie son étonnement. Mais Thazi n'a plus rien à vomir, qu'une filasse noire au goût infect.

— Que m'as-tu donné ? éructe-t-elle entre deux spasmes.

— Je t'ai guérie ! Avec le seul remède efficace — ceci.

Il sort sa boîte aux gemmes précieuses : les racines de soirépine... Tout s'explique alors — ses visions, ses étranges sensations, cette obscure impression d'avoir revécu une légende. Tout s'explique... sauf cette ville au loin, tassée contre les collines, et ce navire démesuré qui se dresse dans le port.

— C'est Segall ? La grande nef ?

Gouil acquiesce avec un large sourire, comme si tout cela était le dénouement d'une bonne farce. Thazi appréhende la réponse à cette question :

— Était-on loin d'ici, quand je suis tombée malade ?

— Dix jours de marche environ.

Elle frissonne.

— Comment... est-on arrivé jusqu'ici ?

— Thazi, si je te le disais, tu ne me croirais pas.

— Je suis prête à tout croire, venant de toi. Dis-le-moi ! On n'a pas marché, n'est-ce pas ? Tu ne m'as pas portée pendant dix jours...

— Non. Tu n'aurais pas survécu. Nous avons eu de l'aide.

— De qui ? Comment ?

Gouil lui lance un regard pétillant d'une joie sauvage, qui fait regretter à Thazi sa question.

— Nous sommes venus sur le dos d'une chimère.

La proie des entités

Magie, charmes et sorcellerie
Pouvoirs des rêves et de l'esprit
Ne sont que tours et douce folie
Par-dessous l'OEil Rouge de la Nuit

Les Chants de Vérité

Depuis sa couche entourée de plantes anti-démons, Lahil Sertilio surveille les ombres qui s'agitent autour des chandeliers. Malgré le garde installé dans sa chambre, il sait qu'il lui suffit de relâcher un instant son attention pour que des démons l'assaillent aussitôt — naissant de l'ombre, surgissant des plis du voile, ricanant jusqu'au fond de son cerveau malade.

Et son Mage n'est toujours pas revenu...

Un hurlement lointain le fait tressaillir. D'autres cris lui succèdent, inhumains. Lahil Sertilio tend l'oreille, aux aguets. Des rugissements — vers le port !

— Garde !

— Oui, Mane ?

— Tu entends ces cris ?

— J'entends, Mane.

— Qu'en penses-tu, garde ?

— Un pauvre diable qui se sera aventuré dehors... On approche du solstice, et l'on dit que plus les nuits sont courtes, plus les émanations sont virulentes...

— Ces cris sont horribles ! Il faut les faire cesser !

— On dirait que c'est fini, Mane.

— Cela se passerait-il dans la nef ?

— La nef est protégée par votre meilleur contingent, Mane. A mon avis, c'est un quelconque voleur, sur le port, qui...

Lahil Sertilio n'écoute pas le monologue rassurant du garde. Ses angoisses se cristallisent autour de ces cris — qu'il associe malgré lui à la disparition d'Enguil... Son Mage serait-il la proie des entités chimériques ? Il avouait que son pouvoir était inefficace contre Chimère... Mais Enguil a un Doigt Vert ! Ou l'aurait-il perdu également ?

— Garde !

— Oui, Mane ?

— Tu m'as l'air féru en sciences célestes. Peux-tu me dire quand est la pleine lune ?

— Dans trois jours, Mane.

— On dit que la pleine lune atténue les influences chimériques. Est-ce vrai ?

— Je l'ai entendu dire aussi. Mais je n'oserais l'affirmer.

— Penses-tu que la pleine lune soit une période de départ favorable ?

— C'est vous qui décidez, Mane, répond le garde sans s'avancer.

Lahil retombe dans ses coussins, avec un soupir excédé. Il n'y a rien à tirer de ce garde. Ah, s'il avait un Mage sous la main... Ou même un sorcier, quelqu'un possédant une science, un pouvoir... capable de le rassurer enfin, d'éloigner ces démons qui rôdent autour de lui. Il serait prêt à rétribuer largement un service efficace...

Or la nef est prête, le peuple attend, la marée menace chaque jour davantage. Les autres Mânes suivent de près cette aventure, et commencent à douter de ses capacités à la mener à bien. « Mon honneur est en jeu, réalise Lahil. Il me faut partir sans attendre. »

— Nous partirons dans trois jours, décide-t-il, d'une voix qu'il aurait voulu plus ferme.

L'homme en noir

Un temple monumental dédié à Immense-Océan, le dieu sans pitié qui noiera bientôt Segall et toute la plaine du nord, baignera les pieds des collines alentours, coupera Enlall en deux au sud des Collines Fragiles, isolant Shact entre l'eau et le feu... Un navire insensé destiné à sauver Segall, emmener ses habitants sur le dos houleux d'Immense-Océan. Le bastingage surplombe les toits des maisons, les hunes dépassent les tours du manoir élevé sur sa butte. Les mâts sont les troncs entiers de cinq grands arbres-à-fil, dont les branches et le feuillage n'ont pas suffi pour tisser les voiles. Trois collines autour de Segall, jadis forestières et giboyeuses, ont été déboisées pour construire la coque et les ponts. Quant à l'intérieur... On pourrait y rebâtir le manoir de Segall avec toutes ses dépendances, sans que rien ne dépasse.

La moitié de la population sera nécessaire pour mouvoir ce montre, l'autre moitié travaillant à faire vivre l'ensemble. Pour manoeuvrer le gouvernail, dix marins ne seront pas de trop, aidés par des chaînes et des cabestans. La quantité de cordage utilisée dans le gréement couvrirait la distance d'ici à...

— Assez, dit Thazi. Tout ce qui m'intéresse, c'est que ça flotte, et nous emmène loin d'ici.

— Jusqu'au bout du monde..., sourit Gouil. Si le monde a un bout.

— Crois-tu que le monde soit infini ?

— Nullement. J'ai une autre théorie : imagine une boule, comme...

— On vient, chuchote Thazi.

Ils se dissimulent derrière un amoncellement de ballots.

Personne sur le quai, silencieux dans la nuit pourpre. Juste le clapotis de l'eau aux reflets sanglants, les grignotements feutrés des chauves-rats, les flappotements de leurs minuscules ailes de cuir. Et par moments le cri d'un pannchat, tel un pleur de bébé...

L'oreille tendue, les yeux perçants, Thazi scrute, écoute. Elle perçoit, aux franges de sa conscience, une sorte de brouhaha lointain, un capharnaüm fantomatique. Grâce à son Doigt Vert, elle ne voit pas les créatures de la nuit, mais elle sait qu'elles sont là, prêtes à lui voler son âme...

Une main surgit entre les ballots, saisit Thazi par le col de sa fourrure, cherche à arracher sa chaîne d'or. Elle pousse un cri de frayeur, se débat. Vif comme un pannchat, Gouil dégaine une courte dague, entaille le bras qui se rétracte, s'enfonce dans l'ombre. Thazi pivote — une masse noire tombe sur elle, l'étouffé, l'aveugle — des mains s'insinuent dans l'échancrure de sa robe, trouvent sa pierre verte, tentent de s'en emparer — Thazi hurle de douleur.

Une fois encore, cette flamme démente jaillit dans sa tête, irradie sa conscience — fuse par son regard écarlate. Son cri se transforme en un rugissement inhumain. La masse noire tombe à terre en beuglant, s'éloigne en tressautant... Un regard fou perce à travers cette forme humaine qui se tasse, prête à bondir. Thazi darde son regard de feu — l'air craque —, hurlant comme une démons, elle se rue sur la silhouette tapie, qui fait un geste étrange. Crépitements, étincelles — apparaissent des sortes de tentacules, entités serpentes qui enserrant Thazi... Elle mugit — un nouvel éclair fulgure, foudroie l'homme en noir qui glapit, s'avachit. Il lève une main déformée, amorce un nouveau geste — un trait de métal fend l'air, déchire la main tordue — la dague de Gouil tinte sur les dalles du quai. Des créatures innommables émergent alors de la nuit rouge... Guidées par les gestes magiques de Gouil, elles entourent Thazi qui se débat comme une bête sauvage, étranglée par les tentacules translucides — et les chimères phagocytent une à une ces formes thaumaturgiques. Spectres évanescents, silence hallucinant — le combat se déplace à un autre niveau, inaccessible aux humains. La nuit rouge suppure...

Thazi s'affaisse sur le dallage, yeux voilés, bouche béante. Toute énergie l'a quittée. Elle s'effondre telle une marionnette aux fils coupés. Gouil se précipite vers l'homme tassé sur lui-même, camouflé sous sa grande cape noire. Son bras en sort comme un emblème funeste: la main pend, sanglante, désarticulée. Gouil arrache la capuche... se rétracte, horrifié. Il ne veut pas en voir davantage. Il ramasse sa dague, se retourne pour achever le vaincu — qui a disparu. Surpris, Gouil scrute les environs... Une ombre s'évanouit au sommet de la longue passerelle de la nef.

Thazi gémit, tente de se lever, retombe lourdement. Sa voix est

un fil ténu, près de se briser:

— Que... que s'est-il passé ?

Gouil désigne la pierre entre ses seins, trempée de sang:

— Quelqu'un a essayé de voler ton Doigt Vert, explique-t-il, laconique.

Thazi effleure sa pierre du doigt : elle est chaude et palpite comme un cœur. Une douleur cuisante irradie en elle, annihile sa volonté, trouble ses pensées.

— J'ai vu des... formes, des chimères... Pourtant le Doigt Vert les éloigne...

Sa voix s'éteint, brisée par une affreuse incertitude.

— Pas celui-ci, dit Gouil. Tu l'as changé. Tu as transformé son pouvoir...

Il ne poursuit pas — car il ne veut pas dévoiler à Thazi ce que lui fait son Doigt Vert. Pas maintenant... Elle est trop faible pour supporter un tel savoir.

Il se tourne vers la nef, dressée comme un château hanté sur l'eau sanguinolente. Il se rappelle cette ombre qui s'est glissée à l'intérieur...

— Je ne pense pas que ce soit une bonne chose d'aller là-dedans, dit-il d'un ton dubitatif. Qui sait ce qui peut s'y cacher... Il doit y avoir une meilleure solution...

— Non ! s'écrie Thazi. Emmène-moi, supplie-t-elle. Porte-moi dans la nef...

— A ta guise. (Gouil la saisit sous les bras et les genoux, et cambré par le poids de la jeune fille, gravit lentement les planches oscillantes de la passerelle.) Souviens-toi que c'est toi qui l'as voulu, la prévient-il.

Thazi ne l'écoute plus : elle s'est endormie dans ses bras.

Gouil redoute de rencontrer des gardes: ainsi chargé, il ne pourrait réagir assez vite. Ils n'hésiteraient pas à les transpercer tous deux... La nuit, personne ne prend de risque. Mais curieusement, il ne croise âme qui vive... Si gardes il y a, ils se terrent dans leur carré, à noyer leur peur dans l'alcool de charme.

A pas mesurés, Gouil part en quête d'un endroit sûr où déposer Thazi. Il redoute maintenant une autre présence — bien plus dangereuse qu'un bataillon de soldats ivres...

Troublante coïncidence

La grande nef se dresse fièrement dans le port de Segall, haute comme le manoir sur sa butte, vaste comme une ville flottante. Tout autour, barcasses, chariots et porteurs grouillent telle une fourmilière sur une grosse souche. Les cales s'emplissent jour après jour, plus profondes que des bergeries toriennes.

Depuis la tour d'angle du manoir, Lahil Sertilio contemple l'agitation dans le port, l'esprit envahi de pensées moroses.

Son Mage erre toujours dans la cité, à la recherche d'une pierre verte. « Et s'il ne revenait pas ? s'inquiète le Mane. Puis-je partir sans lui ? Affronter Immense-Océan, ses abîmes liquides, ses montres marins... sans la moindre protection — ni Mage ni Doigt Vert... Non non, s'affole-t-il, je *dois* trouver une solution ! Très vite ! » Il regrette d'avoir fixée si proche la date du départ — trop tard pour reculer : les messagers sont partis l'annoncer aux quatre coins du pays... Tous les Mânes ont les yeux fixés sur Lahil Sertilio et sa ville flottante.

*

**

Trois jours durant se déroule l'embarquement. La foule s'amasse dans le port, chargée de bagages, empreinte de sentiments mitigés. Connétables et soldats du manoir s'épuisent à tenter de contrôler, canaliser, comptabiliser cette cohue informe et nerveuse. De nombreux drames se nouent, de multiples heurts éclatent, des masques tombent et des trafics s'instaurent...

Trois jours durant, l'insouciant population de Segall apprend le sens du mot *essentiel* : combien de déceptions à abandonner la plupart de ses biens, combien de douleurs à laisser vieillards impotents, malades incurables ou blessés irrémédiables gémir au fond des

maisons vides, combien de fureur à se battre pour les meilleurs places, combien de frayeurs devant les incertitudes du voyage...

Trois jours durant, chaque autel dans chaque maison se couvre d'offrandes ; rituels et sacrifices font couler des flots d'essences et de sang ; des milliers de prières supplient les Esprits Elémentaires d'accorder clémence et protection... Les maisons désertées sont la proie des pillards, eux-mêmes victimes des gardes d'élite de Lahil Sertilio — car le Mane a ainsi décidé: personne ne doit s'échapper de Segall ; toute la ville participe obligatoirement au voyage. Ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas venir seront noyés dans la ville submergée. La mer est déjà derrière les collines, elle cerne la cité et monte rapidement à l'approche du solstice. A marée haute, la houle limoneuse s'infiltre dans les bas quartiers qui bordent le port...

Appréhension, excitation, tumulte... Peu de Segalliens dorment tranquilles — les nuits sont fertiles en événements surnaturels. Démons et chimères, illusions et mirages se répandent dans les rues dès le coucher du soleil et ne s'apaisent qu'à son lever. Même au coeur de la nef pourtant protégée, quelque chose rôde, des relents de Chimère attisent la peur... Jamais les sorciers n'ont été autant redoutés : soupçons, accusations, délations — des têtes tombent, souvent innocentes. Le temps n'est plus à la justice, ni à la pitié, ni à la rébellion, mais à l'élimination implacable de toute difformité, de toute différence. Chacun le sait, se tient coi ou règle ses comptes...

*

**

Lahil Sertilio jubile : il a retrouvé un Mage. S'il n'en porte ni le tire ni les marques d'Intromission, il en a du moins la compétence. C'est un gnome maigrichon, aux oreilles décollées, aux cheveux comme de la paille, aux yeux gris dont l'éclat semble percer tous les secrets.

Le contingent de garde l'a découvert par hasard dans un entrepont, alors qu'il cherchait — sans grande conviction — cette chose qui rôde dans la nef — alors que le Mane désespérait de dénicher si vite un nouveau Mage... Lahil a deviné dans cette troublante coïncidence un excellent présage, que Gouil lui a bien sûr confirmé : Immense-Océan lui aurait soufflé de se rendre d'urgence à Segall... « Alors Immense-Océan me favorise », croit Lahil Sertilio — et cette pensée lui réchauffe le coeur.

Depuis, les intrusions nocturnes de Chimère dans sa chambre sont moins fréquentes. Gouil a prouvé son efficacité, bien que Lahil ignore la nature de sa magie : à la différence d'Enguil, son nouveau Mage ne s'étend pas sur la portée et les limites de son pouvoir... Il a aussi promis qu'il trouverait une pierre verte pour le Mane — quitte à en fabriquer.

— Tu sais fabriquer cette pierre magique ? s'étonne Lahil.

— Bien sûr, répond Gouil avec un sourire en coin. C'est assez facile, si l'on part du principe que la protection du Doigt Vert est essentiellement psychologique... (Devant l'air perplexe de Lahil, il précise :) Disons qu'une pierre artificielle a moins de pouvoir qu'une vraie. Elle éloigne quand même la plupart des démons, et je connais des plantes et élixirs qui permettent de pallier à son éventuelle déficience... (Il montre à Lahil une boîte oblongue incrustée de gemmes et symboles mystérieux — qu'il n'ouvre pas.) Le contenu de cette boîte, par exemple, permet de reconnaître et d'anéantir à coup sûr toutes les chimères, quelle que soit leur puissance.

Emerveillé, Lahil Sertilio se dit qu'avec un tel Mage pour le servir, il n'a plus rien à redouter des créatures maléfiques de l'Autre Monde.

Aussi, au matin du quatrième jour, donne-t-il en toute confiance le signal du départ.

Longs jours au bord du monde

Ignorants, faibles et immatures
A la recherche du futur
Ils trouveront les jours enfuis
Par-dessous l'OEil Rouge de la Nuit

Les Chants de Vérité

Longs jours au bord du monde, au fil des courants marins, au souffle des vents d'été. Fine ligne noire à l'horizon, la côte a fini par disparaître... Immense-Océan règne en maître, impose ses conditions. Longs jours à bord du vaisseau-monde, dans la langueur du soleil, l'excitation des tempêtes, la mélancolie des soirs lointains. Longues nuits de craintes et de cauchemars : personne n'est certain qu'il sera le même au réveil — s'il se réveille.

Car un incubé, un démon sévit au fond de la nef, déjoue toute traque dans les labyrinthes de ses charpentes. Ce démon a réussi à s'introduire malgré les contrôles et protections — ou bien serait-il né ici d'une femme possédée ? Peur et folie s'étendent dans la nef — Chimère s'insinue dans les âmes fragiles. Craintes et suspicion — les rires sont rares, l'amour furtif, les rêves cachés. Feintes et dévotion — ferveur dans les coeurs, mensonges sur les lèvres. Complots et machinations — privilèges et jalousies, vols et bagarres, meurtres et délation... Les gardes impitoyables de Lahil Sertilio font régner l'ordre par la terreur : une horde de goules et de poissons-crocs navigue dans le sillage du navire géant, se bat autour des cadavres qui sont jetés presque chaque jour par-dessus bord.

« Lahil Sertilio est fou », chuchote-t-on loin des oreilles

indiscrètes. « D'ailleurs il ne se montre jamais »... C'est une preuve suffisante dans cette fourmilière flottante, où ce que l'on cache ne peut être que ses tares. Lahil Sertilio est le démon, pense-t-on en son for intérieur — sans oser le croire, car si c'était vrai...

Longs jours au bord du monde — qui vont s'allongeant, à mesure que la nef avance vers le

Nord, vers la froideur mauve du long été polaire.

*

**

Sans le vouloir, Thazi a acquit un statut particulier, qui lui procure une certaine tranquillité : on s'est vite aperçu de sa relation intime avec le nouveau Mage, Gouil le Gnôme. De plus elle possède un Doigt Vert incrusté entre ses seins, ce qui la met à l'abri de tout soupçon relatif à Chimère. Elle est devenue la confidente des âmes en peine, l'intercesseur de toute requête, le lien entre l'équipage grouillant et l'aristocratie qui trône dans le gaillard d'arrière. Parfois des femmes lui demandent pourquoi elle reste ici, parmi la foule, la pestilence et la promiscuité, alors qu'elle pourrait s'ébattre dans le confort et l'insouciance en compagnie du Mane et de sa cour... « Qui d'autre communiquerait vos besoins, vos doléances ? » répond-elle alors. Mais pour elle, cette question reste irrésolue : Gouil lui a interdit de s'approcher du Mane, de traîner dans ses quartiers, invoquant diverses raisons qui ne convainquent pas Thazi. Un mystère se cache derrière cette interdiction, un mystère qu'elle ne parvient pas à percer car Gouil a jeté un voile sur tout ce qui a trait au château de poupe — un mystère qu'elle craint aussi de découvrir, car elle a le pressentiment que cela entraînerait la fin de son voyage ou pire encore...

La fin du voyage... Thazi l'imagine, à la lumière de ses rêves, aux éclairs de ses prémonitions. Cette nef de fous a-t-elle une chance d'arriver quelque part ? Des images étranges s'imposent à elle : arches de glace graciles et démesurées, palais de cristal flottant sur une eau noire et profonde comme un miroir... C'est une fin possible, qui gèle le cœur de Thazi. Elle s'est attachée à ses compagnons d'infortune, et regrette de les voir embarqués malgré eux dans les délires d'un homme malade. Car Lahil Sertilio est certainement malade : qu'espère-t-il découvrir si loin au Nord, où nulle créature — pas même chimérique — n'a une chance de survivre ? la Porte Entre les Mondes ? Des mines fabuleuses de pierre verte ? Même Gouil n'y croit pas, bien qu'il laisse planer le doute. Et la foule est peut-être ignorante, mais pas si crédule... Si l'espoir nourrit la volonté de l'équipage, il devient trop rare pour s'en repaître.

« Alors que fais-je ici ? s'interroge Thazi. J'ai fui la colère d'un Mane pour tomber dans la folie d'un autre. J'ai fui un pays que je

croyais trop petit pour échouer dans un autre encore plus exigü. Qu'est-ce qui m'a poussé ? » Voilà la question sur laquelle elle bute, malgré ses prémonitions, malgré l'énergie et la clairvoyance que lui procure le Doigt Vert, qui continue son lent forage vers son sternum. Ses rêves restent flous, incompréhensibles, comme brouillés, parasités. Par qui ? Ce démon qui rôde ? Elle en doute. Après tant de nuits passées dehors, Thazi a cessé de craindre l'influence de Chimère. Elle se moque de ce démon, se rit de Gouil qui prend cette affaire trop au sérieux... Même s'il est Mage à la cour, il n'a pas à jouer ce jeu avec elle. Il est le seul à qui elle peut se confier, exprimer le fond de ses pensées, sans redouter de nourrir à son tour les poissons-crocs. Le seul qui apporte un peu de soleil parmi les brumes de sa solitude...

Or Gouil vient moins souvent partager ses nuits et ses rêves. Les délires de Lahil Sertilio l'intéressent-ils davantage ? Ou bien a-t-il rencontré une nouvelle amie parmi les Manoises hautaines du gaillard d'arrière ? Thazi ne peut le savoir : la vie de Gouil, en tant que sorcier, reste imperméable à ses investigations. Elle se perd en conjectures désespérantes, et s'endort seule dans le meilleur coin de l'immense dortoir du premier pont, le plus confortable. Elle perçoit malgré elle les conversations à mi-voix des amis, les étreintes discrètes des amants, les ronflements sonores des compagnons d'alcool de charme. Et elle attend Gouil, avec sa tête de gnôme et ses jambes retorses, qui ne lui fera peut-être pas l'amour parce qu'il aura mâché ses racines, ou qui ne viendra pas... Alors Thazi trouve un rustre qui la baise grossièrement et qu'elle jette de son lit avec colère et frustration, ou calme son feu intérieur par des caresses en pensant à Loni, sa fougueuse ami d'Hitherto — quel Mane ou Manoise a-t-elle dans son lit maintenant, pendant que Sende est parti dénouer ses poids rampants...

Finalement le rêve emporte Thazi vers des contrées fantasques et des jours meilleurs.

Or cette nuit le rêve dérape, insensiblement...

Elle a trouvé un trésor fabuleux, susceptible de lui apporter une parfaite connaissance de toutes choses. Ce trésor est un oeil de pierre qu'elle contemple avec ravissement. Un éclair soudain traverse l'oeil : il s'anime, la regarde... « Ce n'est pas possible, s'effraie-t-elle. C'est juste un oeil de pierre que je tiens au creux de ma main... » Pourtant il l'observe, une lueur sardonique au fond de sa pupille. La lueur grandit, rougeoie. Thazi ouvre sa main — l'oeil n'est plus une pierre : il est dans sa main, incrusté dans la chair ! Malgré tous ses efforts, Thazi ne peut s'en détacher. Pis, son autre main s'ouvre d'elle-même, et un second oeil la scrute, rouge et méchant. « Mes mains ! s'écrie Thazi. Obéissez-moi ! » Elle veut les refermer, les serrer, crever ces yeux démoniaques — en vain. Ils glissent

dans ses paumes, rampent le long de ses médus, parviennent à la dernière phalange et s'allongent encore, tentaculaires — vers son visage. Ses doigts se replient en forme de serres. Thazi lit dans ces yeux tant de haine meurtrière ! Affolée, elle lutte de toutes ses forces contre ses mains qui progressent vers son cou pour l'étrangler. « Démon ! » crie-t-elle. Un hurlement dément déchire le silence ouaté du rêve.

Thazi sursaute, ouvre les yeux.

— *Démon !*

La main, sur son cou, blanche et tentaculaire — des yeux de braise, une face de boue — le démon bave et grogne — il est sur Thazi pétrifiée de terreur, l'étrangle de ses doigts visqueux. Son autre main balafrée d'une cicatrice purulente cherche à arracher le Doigt Vert — horreur, douleur ! D'autres cris fusent dans le dortoir, un vent de panique balaie le sommeil. Une lueur de peur s'allume dans les yeux inhumains du démon — il serre le cou de Thazi, serre de sa main crochue. Le feu qui couve en Thazi s'allume et s'étend, son cerveau irradie...

La porte du dortoir s'ouvre à la volée. Une bordée de gardes déboule dans l'escalier, torches en main, lances pointées. Le démon se dégage, s'enfuit dans l'ombre. Il semble voler au-dessus de la foule qui s'éparpille en tous sens, hurlante de terreur. Sa grande cape noire sent la vase et laisse échapper des nuées d'insectes gris. Ses cheveux se tortillent tels des vers sur sa tête, son faciès dégouline comme une glaire, son corps difforme bondit par-dessus les paillasses. Epouvantés, les gardes ne savent que faire. L'un d'eux jette sa lance sur le démon qui tente de se fondre dans l'obscurité, au fond du dortoir.

La lance atteint son but. Elle se plante dans le ventre ballonné du monstre, qui crève avec un bruit mou — un sang noir jaillit. L'être s'écroule en poussant des cris rauques. Les gardes s'approchent, sur le qui-vive. La foule reste à l'écart, tremblant d'effroi.

Thazi est sonnée par le choc, mais elle repousse la sollicitude des ses voisins. Elle se lève, chancelante, rejoint l'attroupement, massant du bout des doigts son cou enflé, douloureux.

Le démon est recroquevillé contre la charpente de l'entrepont. Ses yeux se couvrent du voile de la mort... Les gardes font signe à Thazi de s'éloigner, mais elle s'immobilise, fascinée par l'hideur de son visage. Des mots tentent de passer à travers ses râles d'agonie : « Doigt Vert... le Mane... »

Le monstre se transforme. Sous les yeux des gardes médusés, il reprend figure humaine... A mesure que la vie le quitte, ses traits se stabilisent, son corps se recompose. Ses yeux acquièrent quelque couleur, ses cheveux tombent sur son front, ses lèvres réapparues laissent échapper un filet de sang...

L'un des gardes réagit soudain :

— Par Ténébreuse ! C'est le Mage Enguil !

Une nouvelle troupe dévale l'escalier qui descend du pont supérieur : le Mane Lahil Sertilio, accompagné de Gouil et de sa garde personnelle. Des murmures étouffés fusent dans le dortoir: « Un masque ! Il a un masque !... Vois comme il marche courbé ! Comme son corps est tordu !... Il doit être malade... La vérole peut-être... » Lahil n'écoute pas : il a l'habitude de ce genre de remarques proférées dans son dos.

— Alors, lance-t-il d'une voix rauque, vous avez enfin tué ce démon ?

Gênés, les gardes ne savent que dire. Gouil cherche Thazi du regard, pour la cacher, l'écarter du Mane.

— Eh bien, c'est-à-dire..., hésite un garde.

Là ! Elle est là, en pleine lumière ! Gouil amorce un pas vers elle.

— Faites-moi voir ce démon, dit Lahil. Qui a-t-il agressé ?

Le garde désigne Thazi, qui s'avance entre les torches. Gouil saisit son bras, veut la faire reculer — trop tard : Lahil Sertilio la voit — tressaille :

— La sorcière ! La sorcière de la forêt !

Un regard inhumain

Thazi s'est fourvoyée : au lieu de descendre vers les cales de la nef où les cachettes ne manquent pas, elle a grimpé dans les haubans, jusqu'à la vergue de grand hunier, à l'empointure de laquelle elle se trouve acculée. Les soldats de Lahil Sertilio et quelques marins serviles la cernent peu à peu... Elle en distingue à l'ombre carminé, massés sur la hune. Elle en devine d'autres, plus haut, qui tentent de la cerner. Sur le pont, des archers bandent leurs arcs...

Quelques flèches sifflent assez loin dans la voilure. Thazi se ramasse au bout de la vergue, oscille au-dessus de la houle noire. L'Etoile Rouge est masquée par les voiles, dont l'ombre protège quelque peu Thazi. Sa lumière inonde le ciel pur, crée un halo vibrant autour des silhouettes cramponnées parmi le gréement.

Thazi se tasse comme un pannchat. Un marin s'avance vers elle depuis la hune, une main crochant la filière d'envergure, l'autre tenant un coutelas. Il s'arrête au milieu de la vergue — lance son arme.

Thazi fait un brusque écart — qui la déséquilibre. Elle vacille, bat des bras — son coeur bondit, un éclair de panique fuse dans sa tête. Elle accroche de son regard éperdu le marin calé sur le marchepied. L'éclair jaillit de ses yeux brûlants — trait de feu solide — enveloppe le marin d'aigrettes crépitantes. Tirée en avant, Thazi retrouve l'équilibre — mais les jambes du marin se plient comme des roseaux, se dérobent sous lui. Avec un cri étranglé, il agrippe la vergue à bras-le-corps. Ses bras se ramollissent à leur tour, ses doigts glissent sur le bois. Incapable de s'accrocher, le marin perd pied — au terme d'un bref hurlement, il s'écrase sur le pont.

Des chuchotements craintifs courent le long du mât. Effarés, les matelots descendent avec précipitation. Une migraine aiguë fore la

tête de Thazi, ses yeux se brouillent... Très loin, comme au bout d'un long couloir vide, elle entend les déchirements de la toile percée par des flèches imprécises. Tétanisée sur la vergue, cisaillée par la bise nocturne, elle s'efforce de voir à travers ses larmes et cette brume rouge qui l'envahit... Elle devine un mouvement dans la mer — une grande forme phosphorescente qui nage en cercle au-dessous d'elle...

Des bruits dans la mâture — frottements, raclements — un glissement soudain, une dégringolade — elle pivote — une grosse poulie tombe au bout d'une cargue, frappe Thazi à la tempe et remonte dans le gréement.

Un soleil éblouissant jaillit, qui efface sa peur, sa douleur — le monde. Thazi lâche prise et part à la dérive, dans un éther de couleurs moirées, de chants subsoniques. Des gerbes de lumière liquide fusent d'un néant pourpre, la noient en des flots de douceur, de chaleur... Elle voudrait sourire, mais ne sait plus... Les couleurs s'estompent et peu à peu, le rouge prédomine...

*

**

Penché sur la lisse, Lahil Sertilio examine longuement les flots sombres et huileux, bien après que l'ultime remous n'en ait troublé la houle régulière. Les gardes qui l'entourent ont abaissé leurs défenses, débandé leurs arcs pointés sur l'écume. Des marins tremblants ont emporté le corps disloqué de leur compagnon. Un autre nettoie les éclaboussures sanglantes avec un acharnement halluciné. Une petite foule se presse frileusement devant les écoutilles, évitant de lever les yeux vers le ciel marbré de veinules purpurines.

Près du Mane anxieux, Gouil fixe également la houle sombre. Ses iris gris se dilatent au fond des orbites — se dilatent au point que les pupilles se réduisent à deux points noirs, perçants comme des aiguilles...

Une voix impatiente et revêche ricoche dans la vacuité de sa conscience. Il cligne des yeux, soupire :

— Pardon ?

— Je te demande, répète Lahil Sertilio, si tu connaissais la présence de cette sorcière à bord ?

— Elle était mon amante.

— *Quoi ?* (Lahil a un geste de recul effaré.) Mais — comment as-tu osé ?... Pourquoi ne l'as-tu pas neutralisée ?

— Elle n'a nui à personne, que je sache.

— A personne ! s'emporte Lahil. Et moi ? Et le Mage Enguil ? Tu n'as pas vu ce qu'elle en a fait ?

— Elle était innocente, répond Gouil avec ennui.

— Que non ! J'ai bien reconnu sa sorcellerie !

Gouil lance à son Mane un regard qui ferait reculer le plus hardi

des combattants.

— Vous n'avez rien vu. Vous ne savez rien !

— Comment, je ne sais rien ! Tous ces témoignages...

Lahil s'interrompt : il préfère éviter un affrontement avec son jeune Mage... dont il ignore l'étendue de ses pouvoirs.

— Enfin, nous en sommes débarrassés maintenant, soupire-t-il. Mais — cette sorcière, ton amante... Comment est-ce possible ?

Gouil ne répond pas. Ses yeux restent fixés sur l'onde hypnotique. Lahil hausse les épaules, se remet à contempler la mer. Il a chaud sous son masque de course qui le démange, sous sa cape qui camoufle son corps tordu. Il songe à se retirer dans ses appartements pour se mettre à l'aise, savourer cette belle victoire à grands traits d'alcool de charme...

Sur le point de s'éloigner, il entrevoit une grande forme luminescente flotter sous la surface de la mer. Un poisson ? Une manta ? Des nuages dissimulent un instant l'Etoile Rouge, et le reflet disparaît. « C'est encore cet astre démoniaque qui m'influence, suppose Lahil, plissant les yeux sur les flots noirs. Du moins — je l'espère... »

— Dis-moi, s'adresse-t-il à son Mage, on en est *vraiment* débarrassé, de cette sorcière ?

Gouil demeure silencieux, penché sur l'onde. Il ne paraît pas avoir entendu.

— Je t'ai posé une question, Mage ! s'énerve Lahil — sans succès.

Pour forcer Gouil à réagir, il saisit son épaule d'une poigne ferme.

Gouil sursaute, fait volte-face.

Des yeux gris sans pupille — un regard inhumain.

Lahil recule d'un pas, interdit.

— Rentrez chez vous, lui intime Gouil. Disparaissez.

Sa voix est sourde, sifflante. Il évoque un serpent prêt à frapper.

Lahil Sertilio ouvre la bouche, se ravise, recule encore d'un pas... S'engonce dans sa cape et regagne à grands pas le château arrière, bousculant au passage le marin acharné à nettoyer le pont de toute trace de sang.

Suite et fin le mois prochain :

Livre II : Sorciers